

F.N.C.D.
Bibliothèque

LARGUEZ LES AMARRES !

JEAN-CLAUDE MARTINEAU

Editions ART ET COMÉDIE
2, rue des Tanneries
75013 PARIS

F.N.C.D.
Bibliothèque

NOTE SUR L'AUTEUR

Passionné de théâtre, Jean-Claude Martineau a été comédien pendant plus de trente ans au sein de la troupe locale où il participe, depuis plusieurs années, à la mise en scène.

Après avoir obtenu quelques prix de poésie dans des concours régionaux, il s'est essayé tout naturellement à l'écriture de comédies théâtrales.

Après *Mauvaises pioches* et *Midi, dernier délai*, *Larguez les amarres* est sa troisième pièce.

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés pour tous pays

ISBN : 2-84422-502-0

© Editions théâtrales ART ET COMÉDIE 2006

PERSONNAGES

GILBERT : La soixantaine, marin-pêcheur à la retraite, jovial et blagueur.

CLAUDE : La quarantaine, copain de Gilbert avec lequel il entretient une grande complicité.

MAURICE : La quarantaine également, comptable dans une conserverie. C'est un personnage très gentil mais complètement dominé par sa femme qui ne lui laisse aucun répit entre corvées et reproches incessants.

GISELE : 35 ans, femme de Maurice. Elle ne travaille pas. C'est une jolie femme, énergique, sûre d'elle, dominatrice et sans concession.

PAULINE : 35/40 ans, célibataire. C'est la patronne de la pension de famille. Elle prend la vie du bon côté et s'entend bien avec ses clients.

ANAÏS : 18/20 ans, employée de la pension de famille. Très naïve, c'est une nièce que Pauline essaie de « dessaler ».

Mlle CRAMON : 35 ans, célibataire, crédule. C'est une habituée de la pension de famille où elle vient tous les ans à la même époque.

FÉLIX ROULARD : 30 ans, client occasionnel de la pension de famille. C'est un truand en planque.

ARSÈNE PICHON : 30/35 ans, Parisien. C'est un grand timide, craintif, introverti, dépressif, qui est venu chercher un peu de calme dans cette petite pension de famille.

Mme PICHON : La soixantaine, mère d'Arsène. Bourgeoise, autoritaire et très possessive vis-à-vis de son fils.

L'INCONNU : Age indifférent. Il n'apparaît qu'à la dernière réplique et son rôle peut être tenu par un autre acteur déjà sorti de scène.

DÉCOR

L'action se déroule de nos jours, au mois de mai, avant la saison estivale, quelque part sur la côte bretonne ou vendéenne.

Un petit bar/tabac faisant pension de famille.

Au fond de la scène, dans l'angle gauche, se situent les étagères portant verres et bouteilles diverses. Devant, légèrement en diagonale, on trouve le bar avec deux ou trois hauts tabourets. A droite du bar, une porte conduit à la salle de restaurant. A gauche du bar, se prolongeant le long du mur, un présentoir de journaux et de revues est posé.

A droite de la scène, un escalier monte vers les quelques chambres de l'étage. Devant cet escalier, toujours à droite de la scène mais plus au premier plan, la porte d'entrée.

Au milieu de la scène, plusieurs tables accompagnées de leurs chaises.

ACTE 1

A l'ouverture du rideau, Gilbert, Claude et Maurice sont assis à une table, près du bar, et jouent à la belote en compagnie de Pauline. Visiblement, Maurice ne suit pas le jeu et se fait rappeler à l'ordre sans arrêt par ses copains.

GILBERT - Eh ben, joue, Maurice, c'est à toi !

MAURICE (*étourdi*) - Hein ? Ah ! c'est à moi !

CLAUDE (*comme une évidence*) - Forcément que c'est à toi, puisque tu viens de faire le pli avec ton as de trèfle. (*S'énervant.*) Mais sois au jeu, bon sang !

PAULINE - Holà ! Holà ! Doucement ! N'essaie pas de déstabiliser mon partenaire, toi.

CLAUDE - Je ne déstabilise rien du tout d'abord... Mais il met une plombe pour poser une malheureuse carte ! A ce train-là, il va falloir une demi-journée pour finir la partie !

PAULINE - C'est qu'il réfléchit, mon Mau-Mau ! Il ne se sert pas de ses annonces, comme vous, pour marquer des points. Il réfléchit... Il étudie... Il analyse... Il compte les cartes qui sont tombées. C'est un scientifique de la belote, Mau-Mau ! Allez, te laisse pas impressionner et joue, mon gars.

MAURICE (*toujours dans la lune*) - Ah bon ? Parce que c'est à moi de jouer là ?

GILBERT - Attendez... Il le fait exprès ou quoi? Puisqu'on te dit que c'est toi qui as fait le dernier pli avec ton as de...

PAULINE - Il le sait qu'il a fait le dernier pli! Il le sait! Hein, Maurice, que tu le sais? (*Maurice fait de grands signes de tête.*) Alors, vous voyez bien qu'il le sait! (*Regardant sur la fiche de pointage.*) Ah! ah! Ces messieurs s'affolent... C'est le dernier tour et ils sont menés de deux cents points. Mauvais joueurs, va! (*Ironique.*) Qui c'est qui va payer la tournée de cafés ce matin? (*Maurice ne joue toujours pas, les yeux fixés sur ses cartes. Les autres attendent en le regardant.*) Il est beau quand il réfléchit Mau-Mau.

GILBERT - Ah! c'est sûr que si la beauté est proportionnelle au temps de réflexion, il va finir avec une gueule de jeune premier et un corps d'Apollon, le Maurice!

CLAUDE (*moqueur, à Maurice*) - T'énerve surtout pas, Maurice. Tu ne veux pas t'allonger un quart d'heure avant de prendre ta décision? (*A Pauline.*) Hé, Pauline, il ne reste pas une chambre libre dans ta pension de famille pour qu'il aille y faire une petite sieste?

PAULINE - Nan! Tout est complet! Et foutez-lui la paix, bon sang! Vous ne faites que l'énervier!

CLAUDE - Eh ben, dis donc, quand il est calme, qu'est-ce que ça doit être...

GILBERT - Moi je suis à la retraite, je m'en fous, j'ai le temps... Mais on ne va quand même pas y passer le réveillon pour balancer trente-deux cartes sur un tapis!

Pendant cette dernière réplique, Mlle Crampon est sortie de sa chambre et descend les escaliers. Elle arrive dans la salle du café en tenue estivale, avec son matériel de pêche à la palourde à la main.

GILBERT (*l'apercevant*) - Mais qui je vois arriver là? Mais c'est Mlle Crampon! Regardez-moi cette beauté... Ah! vous n'avez pas changé depuis l'an dernier, dites donc! Toujours aussi jeune et belle!

MILLE CRAMPON (*gloussant*) - Oh! monsieur Gilbert, vous allez me faire rougir! La galanterie des marins-pêcheurs ne s'est pas émoussée depuis l'an dernier à ce que je vois!

GILBERT - On peut faire dans le maquereau et rester classe, non? MILLE CRAMPON - Bonjour monsieur Claude, bonjour monsieur Maurice. Alors c'est l'habituelle petite belote matinale?

CLAUDE (*à l'attention de Maurice*) - Ouais! Et qui pourrait bien se terminer à la veillée, au train où on avance... (*Jovial.*) Alors, vous voilà en vacances à nouveau dans nos murs? Dites, ça fait combien d'années maintenant que vous venez ici?

MILLE CRAMPON (*enthousiaste*) - C'est la dix-huitième année! (*Nostalgique.*) J'ai découvert cette petite station balnéaire avec papa et maman quand j'avais quinze ans.

CLAUDE (*faussement admiratif*) - Ah oui! Quand même! Et depuis, tous les ans... hop! c'est reparti! C'est comme un pèlerinage, en somme?

MILLE CRAMPON - Oui, mais maintenant je viens sans mes parents.

GILBERT - Ça c'est bien! C'est téméraire! On sent que vous avez un tempérament d'aventurière vous, hein?

PAULINE (*venant au secours de sa cliente*) - Ça veut dire que Mlle Crampon se plaît bien chez moi, pas vrai? (*Mlle Crampon acquiesce de la tête.*) Premier jour de vacances et vous allez déjà à la pêche à la palourde?

MILLE CRAMPON - Il fait tellement beau!

GILBERT (*sérieux à l'excès*) - Eh oui! C'est bien ce qui m'inquiète justement.

CLAUDE (*entrant dans son jeu*) - Tes douleurs sont encore revenues! (*Gilbert hoche la tête affirmativement tout en se frottant le dos.*) Oh là là là! Mon pauvre vieux! (*Gilbert lui montre son pied.*) Ton cor au pied aussi! (*S'adressant à Mlle Crampon.*) Son cor

au pied aussi! Il ne manquait plus que ça! (*Faussement dramatique.*) Alors là, on n'est pas sorti de l'auberge!

MILLE CRAMPON (*dont le regard va de l'un à l'autre*) - Ses douleurs? Son cor au pied? Mais ça veut dire quoi, au juste?

GILBERT (*grave*) - Ça veut dire que vous êtes complètement inconsciente de sortir dans cette tenue avec le grain qui se prépare.

MILLE CRAMPON (*regardant vers la porte de sortie*) - Le grain? Mais il y a un soleil superbe et le temps est d'un calme...

GILBERT (*lui coupant la parole, d'une voix grave*) - Le calme qui précède les tempêtes, mademoiselle Crampon! On connaît ça, nous les pêcheurs. « Ô combien de marins, combien de capitaines, qui sont partis joyeux pour des courses lointaines... »

CLAUDE (*continuant le poème, sur le même ton que Gilbert*) - « ... Dans ce morne horizon se sont évanouis! Et combien ont disparu, duré et triste fortune! Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune... »

MILLE CRAMPON (*un peu désorientée*) - Oui, mais là, il fait grand jour quand même!

PAULINE (*à Mlle Crampon, voulant désamorcer la blague*) - Ne les écoutez pas! Depuis qu'il ne navigue plus, Gilbert n'est absolument pas performant en matière de météo.

CLAUDE - Pas performant? Tu rigoles! Il ne se passe pas un jour, mademoiselle Crampon, pas un jour vous m'entendez, sans que les patrons des chalutiers ne lui téléphonent pour connaître son avis. Tenez, pas plus tard que ce matin, ce n'était qu'un bruit sur le port: « Gilbert a sa crise d'arthrose et des élancements dans son cor au pied. » (*À Mlle Crampon.*) Vous pourriez regarder, tous les bateaux sont restés à quai ce matin.

MILLE CRAMPON (*étonnée*) - Ah bon?

PAULINE - Forcément, c'est marée basse.

MILLE CRAMPON (*en écho*) - Ah! ben oui! Si c'est marée basse...

GILBERT - Peut-être que c'est marée basse, mais n'empêche que la semaine dernière, j'ai été consulté deux fois par Patrice Drevet, trois fois par Evelyne Dhéliat, et j'ai même refusé de répondre à Sébastien Folin. Faut quand même le savoir, ça!

MILLE CRAMPON (*admiration*) - Evelyne Dhéliat? De la télé?

GILBERT - De la télé, parfaitement! Et ce n'est pas la première fois. C'en est même agaçant à la fin. C'est vrai, quoi, c'est une sacrée responsabilité! Vous n'allez pas me faire croire qu'avec tous leurs engins, leurs sondes et leurs satellites, ils ne pourraient pas se débrouiller tout seuls, non?

MILLE CRAMPON (*fascinée*) - C'est incroyable, monsieur Gilbert! Et elles sont fiables à tous les coups, vos prévisions?

GILBERT (*l'air désolé*) - Oh là là! Bien trop souvent à mon goût.

MILLE CRAMPON - Bon, ben je vais remettre ma pêche à plus tard alors.

CLAUDE - Mais surtout pas! C'est le temps idéal pour la palourde, tiens, pardi! Elle aime ça, la palourde, ce soleil puissant et cet orage qui monte. Elle est très réceptive la petite palourde et même si nous on ne le voit pas encore, elle le sent venir, l'orage, elle. Alors qu'est-ce qu'elle fait la mère palourde avec ses petits « palourdineaux », hein? Qu'est-ce qu'elle fait? (*Mimant avec ses doigts.*) Elle remonte lentement du fond de la vase et ne demande qu'à se jeter dans votre petit seau. Elle est aussi un peu con, des fois, la palourde!

GILBERT - Il a raison, faut pas rater la pêche. Couvrez-vous davantage pour ne pas fondre sous les trombes d'eau qui vont arriver, voilà tout.

MILLE CRAMPON (*toute excitée*) - D'accord, je vais me changer et j'y vais.

Mlle Crampon remonte dans sa chambre. Ils la regardent partir.

CLAUDE (moqueur) - Elle est mignonne, hein ? Et pas farouche pour deux sous !

GILBERT (parlant à la façon de Jean Gabin) - Oh ! et puis elle est pas contrariante, la gamine !

Claude et Gilbert éclatent de rire.

PAULINE - Un orage qui monte, un grain... Non mais j'vous jure ! C'est plutôt vous qui avez un sacré grain, les gars ! Vous exagérez ! Un jour, elle va se fâcher et moi je perdrai une bonne cliente.

CLAUDE - Non, non, elle gobe tout ce qu'on lui raconte, mais elle a un caractère en or, cette fille.

PAULINE - C'est plus fort que vous ! Tous les ans, il faut que vous lui fassiez des blagues, et tellement énormes que je me demande comment elle peut encore marcher dans vos combines.

GILBERT - Oh ! l'an dernier... Tu te souviens, Maurice ? Hé, Maurice... Oh ! oh !

Maurice a toujours les yeux rivés sur ses cartes.

CLAUDE - Laisse tomber, tu vois bien qu'il réfléchit ! (*Il rit.*) Oh ! l'an dernier, quand tu lui as conseillé la nouvelle plage des Mines pour faire sa bronnette tranquille : « Vous verrez, c'est une petite plage très familiale, on y vit à la bonne franquette, personne ne fait de chichis et personne ne met son nez dans les affaires des autres. »

PAULINE (entre colère et rire) - Et quand elle a compris, mais trop tard, qu'elle était sur une plage de nudistes, elle n'a pas osé rebrousser chemin et a été contrainte de se mettre à poil comme tout le monde. Elle a juste conservé à la main son magazine...

GILBERT - Qu'elle n'a pas pu lire de tout l'après-midi, vu qu'elle s'en servait pour cacher l'essentiel de son anatomie !

CLAUDE - Et sur ce magazine qu'elle tenait pudiquement devant elle, tous les nudistes ont pu lire, à la une et en gros caractères : (*Lisant comme un journal.*) « Découverte d'une grotte préhistorique aux richesses insoupçonnables ». L'an dernier on l'a dévêtue, cette année on se rattrape !

Maurice, après ce long moment d'immobilité, commence à lever son bras pour sortir une carte du jeu qu'il a en main.

PAULINE - Chut ! Taisez-vous ! Ça y est, il a bougé... Il est mûr... Je le sens bien, là.

MAURICE (interrogatif) - C'est bien à moi de jouer, hein ?

CLAUDE (se tapant la tête sur la table) - Oh ! mais c'est pas vrai ! C'est pas vrai ! Alors là, tu pusses un peu loin le bouchon, Maurice.

GILBERT - Tu m'énerves Maurice... Tu m'énerves... Tu m'énerves, c'est rien de le dire. Alors tu la poses tout de suite sur la table la carte que tu tiens dans ta main ou sinon c'est moi qui vais la chercher.

PAULINE - Allez, vas-y Maurice, qu'on en finisse avec ces excités. Montre-leur de quel bois on se chauffe.

MAURICE (posant sa carte délicatement sur le tapis) - Pique...

PAULINE (abasourdie) - Mais qu'est-ce qu'il me fait ? Mais qu'est-ce qu'il me fait ? Pique... Il a joué pique ! Mais t'es complètement piqué mon pauvre Mau-Mau ! T'as peut-être pas vu son cent à pique tout à l'heure ? Il l'a annoncé en début de partie et il l'a étalé à la fin du premier tour. Dix, valet, dame, roi, as ! Et toi, après dix minutes de profonde méditation, qu'est-ce que tu joues ? Le neuf de pique ! (*Wantant regarder dans son jeu.*) T'as pas autre chose à jouer ? T'as pas du carreau ? Ça m'arrangerait bien !

CLAUDE (intervenant rapidement en mettant une carte sur celle de Maurice) - Hé ! ho ! Et puis quoi encore ? C'est joué et recouvert ! (*Il continue d'abattre ses cartes les unes après les autres.*) Bon, tous les atouts sont tombés... alors... as de pique... dix... roi... dame... et dix de der avec le valet maître ! (*Ironiquement.*) C'est

vous qui avez pris ? Je crois que c'est pas la peine de compter, avec le cent à pique, vous êtes dedans ! (Ironique, comme Pauline.) Alors, qui c'est qui va payer les cafés ?

Claude et Gilbert éclatent de rire et se tapent dans la main tandis que les joueurs jettent sur le tapis les cartes qu'ils ont en main et se lèvent de table. Pauline va derrière son bar et Gilbert apporte les tasses vides sur le bar. Claude attrape un journal dans le présentoir et commence à le feuilleter tandis que Maurice sort son porte-monnaie pour payer les consommations.

MAURICE (désolé, s'approchant du bar et les regardant tous, les uns après les autres) - J'suis désolé Pauline, j'ai pas fait gaffe à son annonce... Je vais payer les cafés.

PAULINE - Tu sais que tu m'inquiètes, toi ? Hier matin tu avais quatre as dans ton jeu et tu as trouvé le moyen de les jouer les uns à la suite des autres sans te rendre compte que ça faisait un carré ! Cent cinquante points qui nous ont coûté la partie ! Aujourd'hui, Claude t'étale sous le nez un cent à pique, et tout ce que tu trouves à me dire c'est : « J'ai pas fait gaffe à son annonce. » Attends, mais t'es bigleux ou quoi ? Faut arrêter la belote, Maurice, et te mettre aux dominos.

MAURICE (embarrassé) - Je suis un peu étourdi en ce moment.

PAULINE (moqueuse) - Non ! Tu crois ? T'as carrément l'esprit ailleurs, oui !

CLAUDE (riant) - On ne va pas s'en plaindre, nous. Pas vrai Gilbert ?

GILBERT - Allez, détends-toi, Maurice. Elle est pas belle la vie ? C'est quoi ton problème, au juste ? Tu as des ennuis au travail ? Tu veux que j'aille parler à ton patron ? Tu sais que je le connais bien, moi, le père Drengéon. Je lui en ai pêché des tonnes de sardines et de maquereaux pour sa conserverie.

MAURICE - Non, non, de ce côté-là ça va.

CLAUDE - C'est de quel côté que ça ne va pas, alors ?

GILBERT (allant vers Maurice) - T'es pas malade au moins ? (Il lui pose la main sur le front.) Holà ! Mais il a le front chaud ! Il nous fait de la fièvre, le Einstein de la belote !

CLAUDE (laissant son journal et arrivant) - Fais voir ton bras que je prenne ton pouls... (Il consulte sa montre en prenant le pouls.) Ben oui, c'est un peu rapide ça. Il nous fait un train de fièvre, c'est sûr ! Fais-moi voir tes yeux.

MAURICE (essayant de se dégager) - Laisse mes yeux tranquilles et lâchez-moi les baskets, quoi !

GILBERT (autoritaire) - Maurice, fais voir tes yeux, c'est important les yeux quand on est patraque. Parce que tu es patraque, mon vieux. T'as beau faire le mariolle, t'es pas bien en ce moment. (Il commence un cours de médecine avec Claude, tandis que Pauline, derrière son comptoir, s'amuse de la scène sans être vue de Maurice.) Il a le blanc de l'œil tout jaune, je ne me trompe pas ?

CLAUDE - Oh là là là là ! Pour être jaune, c'est jaune, dis donc ! Et pas que l'œil droit : le gauche aussi !

GILBERT - Remarque, c'est mieux que les deux soient de la même couleur. Ça fait plus joli. (Maurice commence à porter ses mains à ses yeux.) Même son teint est jaune, dis donc ! Tiens, viens voir de ce côté-ci, dans la lumière, c'est encore plus spectaculaire. (Maurice descend ses mains sur son visage.)

CLAUDE (qui s'est déplacé) - Ah oui ! Tu as raison, c'est impressionnant ! C'est comme les tableaux dans les musées : selon leur exposition sous les projecteurs, ils rendent plus ou moins bien, quoi. Hé, Maurice, retire tes mains de ta figure que je te contemple plus à l'aise. (Maurice s'exécute.) Tu peux te tourner de trois quarts que je puisse voir l'autre face ? (Maurice s'exécute à nouveau.) Ah ! y a pas à dire, t'es jaune de partout, mon gars !

GILBERT - Tu manges bien ?

MAURICE (*portant ses mains à hauteur de l'estomac*) - Ben... oui.

CLAUDE - Tu digères bien?

MAURICE (*laissant ses mains à hauteur de l'estomac*) - Ben... oui.

GILBERT - T'es pas constipé des fois?

MAURICE (*portant ses mains à hauteur de son ventre*) - Ben... non.

GILBERT (*d'un ton doctoral*) - Est-ce qu'il t'arrive parfois d'avoir des démangeoisons sur le corps?

CLAUDE (*très sérieux*) - Oh! je vois à quoi tu penses, toi!

MAURICE (*commençant à s'inquiéter*) - Non... enfin... si, de temps en temps. Comment dire... J'ai des sensations bizarres.

CLAUDE (*à Gilbert*) - Bizarre? Il a bien dit bizarre? Comme c'est bizarre!

MAURICE (*toujours inquiet*) - Déconnez pas, quoi! Qu'est-ce que je peux avoir à votre avis?

CLAUDE - Tout dépend...

MAURICE (*toujours inquiet*) - Tout dépend de quoi?

CLAUDE ET GILBERT (*ensemble*) - Tout dépend... si ça te grattouille ou si ça te chatouille! (*Ils pouffent de rire.*)

MAURICE (*vexé*) - Ah! c'est malin!

PAULINE - Dis voir, Maurice, ton problème, il ne s'appellerait pas Gisèle par hasard?

MAURICE (*honteux*) - Gisèle... Pourquoi Gisèle?

PAULINE - Ecoute, c'est un secret pour personne. Tout le monde sait que ta femme te mène la vie dure. A nous, tes copains, tu pourrais te confier, non?

GILBERT - Tu en es où avec elle? Est-ce que tu as suivi mes conseils, au moins?

MAURICE (*timidement*) - Oui... oui, bien sûr...

Mlle Crampon redescend de sa chambre. Elle est harnachée comme un marin-pêcheur les jours de grosse tempête : ciré jaune, bottes et capuche qui lui cache à moitié le visage.

MILLE CRAMPON - J'ai longtemps hésité avec le k-way mais j'ai finalement opté pour le ciré. Je pense que la protection sera meilleure. Qu'en pensez-vous?

GILBERT - C'est bien. C'est très très bien.

CLAUDE (*admiratif devant la tenue*) - Alors là! Vous savez prendre des mesures énergiques, mademoiselle Crampon. Quelle femme de tempérament! Vous avez un caractère bien trempé!

MILLE CRAMPON - Arrêtez, vous allez encore me faire rougir!

GILBERT - Oh non! Ne rougissez surtout pas, vous n'allez pas être assortie avec votre ciré! Ça va faire tache.

PAULINE (*haussant les épaules*) - Eh ben, les palourdes n'ont qu'à bien se tenir!

Mlle Crampon s'apprête à sortir du bar.

MILLE CRAMPON (*regardant au dehors*) - Vous êtes drôlement fort, monsieur Gilbert! Quand on voit ce beau soleil, rien ne laisserait supposer qu'un mauvais temps se prépare.

PAULINE (*préparant le retour*) - Il lui arrive quand même de se tromper parfois...

MILLE CRAMPON (*avec évidence*) - Enfin, Pauline... Si Evelyne Dhéliat l'appelle... Quand même...

Mlle Crampon sort.

PAULINE (*compatissante*) - La pauvre! Il n'y a pas que son caractère qui va être trempé! Elle va suer sang et eau là-dessous. Vous êtes vaches les mecs!

GILBERT (*regardant Maurice*) - C'est ta Gisèle qu'il faudrait faire marcher comme ça. Tiens, ça lui ferait les pieds. Est-ce qu'elle t'embête toujours autant depuis que je t'ai donné quelques conseils pratiques ?

MAURICE (*Jouant un peu les durs*) - Oh non ! Elle n'a plus intérêt à m'emmerder maintenant, ça a assez duré comme ça ! Non mais des fois ! J'ai bien repris la situation en main.

GILBERT - Ah ! tu as repris la situation en main ? Ça veut dire quoi concrètement ? Que tu te sers toujours autant de tes mains pour faire le ménage, la vaisselle, le repassage, la cuisine et j'en passe et des meilleures pendant que madame... (*Mimant l'excitation*)... complètement surbookée a tout juste le temps d'honorer ses rendez-vous chez le coiffeur, la manucure, l'esthéticienne, de faire sa gym tonique, de suivre sa conférence universitaire du jeudi soir et d'assurer sa sortie avec ses copines le vendredi après-midi, et cetera, et cetera.

MAURICE - Alors là, Gilbert, tu exagères un peu ! Je ne te permets pas...

CLAUDE - Mais non, il n'exagère pas et tu le sais bien ! Je la connais bien, moi, Gisèle. Elle est de mon âge et on a été à l'école ensemble. Une vraie teigne ! Quand mademoiselle avait décidé quelque chose, il fallait que tout le monde obéisse en cédant à ses caprices, sinon elle était capable de t'arracher les cheveux de colère.

MAURICE - Vous la connaissez mal, les gars, vous ne pouvez pas en parler. Je vous assure qu'à la maison, elle est très douce, très affectueuse, très aimante.

CLAUDE - Très affectueuse, tu l'as dit ! Elle m'a dragué quand j'étais ado, mais moi je te raconte pas comment je me suis barré vite fait ! Eh bien, de rage, elle a crevé les pneus de ma mobylette. Une belle mobylette bleue de chez Gitane, avec deux rétros et des décalcomanies partout sur le garde-boue et tout et tout. Une superbe mobylette que j'avais même pas fini de payer ! Et jugeant sans doute que le châtement n'était pas à la hauteur de l'humiliation

subie, elle a mis une merde de chien dans mon casque. Mais attention, pas une merde de caniche, non, ç'aurait été trop beau ! Non, elle est allée récupérer celle d'un berger allemand, une bête de quarante kilos ! Faut quand même être vicieux ! Et comme moi j'avais l'habitude d'enfiler mon casque à toute allure en accompagnant mon geste d'un coup de poing dessus pour bien le faire glisser entre mes oreilles, je vous laisse imaginer le tableau ! C'est depuis cette histoire qu'elle ne peut plus me sentir !

PAULINE (*à Maurice*) - Lui as-tu rappelé gentiment que lorsque tu lui as demandé sa main autrefois, c'était pour le meilleur et pour le pire ?

MAURICE - Oui, oui, je lui ai rappelé.

PAULINE - Et alors ?

MAURICE - Ben, elle m'a répondu que si je lui demandais sa main aujourd'hui, elle me la mettrait volontiers... sur la gueule.

GILBERT - Oh là là ! Quelle misère !

MAURICE - C'était une boutade, elle plaisantait, j'en suis sûr. Maintenant je maîtrise la situation, je vous assure, et ça va mieux, beaucoup mieux. Elle est nettement plus calme et elle est de moins en moins sur mon dos. (*À Gilbert*) Et j'ai suivi tes conseils aussi. (*Roulant des mécaniques*) De quoi ? Madame ne veut pas faire la vaisselle ? Eh bien, madame mangera ce soir dans son assiette sale ! De quoi ? Madame ne veut pas faire le repassage ? Eh bien, madame sortira avec une robe plissée, voilà tout ! De quoi encore ? Madame ne veut pas faire la cuisine ? Eh bien, madame mangera le croûton de pain rassis d'hier ! Non mais ! Qui c'est qui commande ici ?

CLAUDE (*content, pour lui*) - Bravo Maurice, ça c'est envoyé !

PAULINE (*travie elle aussi*) - Eh ben, tu vois, c'était pas compliqué !

GILBERT - Il n'y a que le premier pas qui coûte, après ça vient tout seul. Et qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?

Entrée d'Anaïs, côté rue. Elle porte un cabas rempli de provisions. C'est une jeune fille mignonne, mais extrêmement naïve.

ANAÏS - Bonjour tout le monde! (*Regardant Maurice.*) Ben tiens, il est là! (*Montrant la rue.*) Y a vot' femme qui vous cherche partout.

MAURICE (*angoissé*) - Ma femme? Tu es sûre?

ANAÏS - Ouais, Mme Gisèle! Même qu'elle m'a demandé si vous étiez dans le bar. J'ai dit qu'en partant faire les courses, vous n'y étiez pas mais que peut-être maintenant vous y étiez. Alors elle m'a dit: « J'arrive, il n'a qu'à bien se tenir! »

MAURICE (*paniqué*) - Oh! nom de Dieu! Elle arrive! Elle arrive, les gars! Et j'ai qu'à bien me tenir qu'elle a dit! Qu'est-ce que je fais? Où je vais?

PAULINE (*le calmant*) - Pas de panique, Maurice. Saute derrière le bar.

Maurice s'exécute en se jetant par dessus le bar et en retombant derrière dans un bruit de verres brisés.

ANAÏS - Il est drôlement souple, hein?

PAULINE (*à Anaïs*) - Toi, tu n'as rien vu, d'accord?

ANAÏS (*riant bêtement*) - Ben, si, je l'ai vu! Il est là, derrière, dans les bouteilles!

GILBERT - Oh là là! (*À Pauline.*) Où tu l'as pêchée celle-là?

PAULINE - M'en parle pas! C'est la plus jeune des filles de ma défunte sœur.

CLAUDE - Elle a eu un accident de poussette quand elle était petite?

GILBERT - Non! C'est une fée bigleuse qui s'est un peu trop penchée sur son berceau et qui s'est vautrée sur elle!

PAULINE - Retard mental, échec scolaire et tout le toutim... J'essaie de la sortir de l'ornière mais c'est pas gagné. (*À Anaïs.*) Tu as bien compris Anaïs? Tu ne dis rien, c'est un jeu! (*Anaïs rit en essayant de se retenir.*) Il ne faut pas que Gisèle retrouve Maurice.

ANAÏS - J'aime bien les jeux, moi!

Entrée tonitruante de Gisèle, élégamment vêtue.

GISELE (*autoritaire, regardant autour d'elle*) - Où est Maurice?

PAULINE - Maurice? (*Aux autres.*) Vous l'avez vu ce matin?

CLAUDE - Non! Et toi, Gilbert?

GILBERT - Non plus! Je pensais que c'était lui qui arrivait.

ANAÏS (*pouffant de rire et montrant Gilbert du doigt*) - Oh! le menteur! (*Elle fait traîner les mots.*)

GISELE (*hurlant*) - Qu'est-ce qu'elle a dit la demeurée?

PAULINE (*gentiment*) - Laisse tomber, tu connais Anaïs! C'est la plus jeune des filles de ma défunte...

GISELE (*hurlant et lui coupant la parole*) - Je m'en fous! (*Avisant le tapis de cartes qui est resté sur la table.*) Vous jouiez aux cartes? (*Ils acquiescent tous d'un signe de tête.*) Où est le quatrième partenaire?

PAULINE - Comme Maurice ne venait pas, Anaïs a pris sa place.

GISELE (*toujours de sa voix forte*) - Ah oui! C'est pas trop difficile de jouer aux cartes avec un sac à provisions sur les bras?

ANAÏS (*se prenant au jeu*) - C'était la bourriche! J'ai gagné le panier garni!

GISELE (*faussement étonnée*) - Ah oui! La bourriche! Et vous jouiez à quoi?

PAULINE, CLAUDE ET GILBERT - A la belote!

ANAÏS (en même temps qu'eux) - A la bataille !

GISELE (s'élevant de nouveau) - Bon, faudrait arrêter de se foutre de ma gueule, maintenant ! Tu lui faisais prendre l'air à ton panier garni quand je t'ai croisée au marché tout à l'heure ? Où il est ce fainéant ? (Elle commence à chercher dans la salle et se dirige vers l'escalier qui monte aux chambres.)

ANAÏS (partie dans son jeu) - Alors là, c'est carrément froid, vous ne brûlez pas du tout !

Les autres essaient de lui faire des signes pour qu'elle se taise, mais Anaïs, prise d'un fou rire incontrôlable, continue de jouer.

GISELE (revenant vers le bar) - Je te préviens, Maurice...

ANAÏS - Oh ! c'est chaud ! Vous brûlez... Vous brûlez tellement que ça sent le roussi !

GISELE (sarcastique) - Ça sent le roussi ! Tu ne crois pas si bien dire... surtout pour lui ! (Elle s'appuie sur le bar.)

ANAÏS - Alors là c'est bouillant !

GISELE (fort, très en colère) - Je te préviens, Maurice, que tu as intérêt à sortir de ta cachette le plus rapidement possible. Je ne suis pas d'humeur à plaisanter ce matin !

CLAUDE - J'avais remarqué. Je t'ai connue avec un tempérament plus joueur. (Imitant quelqu'un qui crève un pneu.) Pshhhhh !

GISELE (imitant la pose d'un casque sur sa tête) - Toi, je ne t'ai pas sonné le merdeux !

ANAÏS (riant bêtement) - Et toc ! Qu'est-ce qu'on se marre !

GILBERT (sévèrement) - Oh ! Gisèle, tu te calmes un peu !

GISELE - Quant à toi, le capitaine Némó, va donc retrouver tes morues et tes maquereaux, tu seras en bonne compagnie ! Regarde-toi, mon pauvre Gilbert ! Ça ne m'étonne pas qu'aucune femme n'ait voulu de toi !

ANAÏS (même jeu) - Et re-toc !

GILBERT - De quoi je me mêle ? Des femmes, d'abord, c'est pas ce qui m'a manqué, j'en ai eu autant que j'ai voulu. Une dans chaque port, madame !

GISELE - Ah oui ? Tu oublies, Cousteau, que tu rentrais dans le même port chaque soir ! Ça ne doit pas te faire un gros cheptel !

GILBERT - Quand je te vois, je me dis que c'est franchement pas un handicap d'être resté célibataire.

GISELE (revenant à la charge, mais tournant le dos au bar) - Dernier avertissement, Maurice. Tu sors de ta cachette tout de suite !

On voit apparaître, derrière le bar, la tête de Maurice qui émerge lentement, prêt à se rendre, mais qui disparaît aussitôt, après que Pauline lui ait asséné un coup de journal ou autre chose.

VOIX DE MAURICE - Aïe !

GISELE (se retournant brusquement) - Pardon ?

PAULINE (à Anaïs) - De l'ail ! Anaïs, as-tu pensé à acheter de l'ail ?

ANAÏS - Ah ! ben non ! Tu ne me l'avais pas dit !

GISELE (revenant vers le bar) - Il est là ! Je suis certaine qu'il est là ! Vous le cachez, vous le protégez, vous l'encouragez, ce bon à rien ! (Elle essaie de regarder par-dessus le bar mais Pauline y étale ses bras, coudes écartés, pour l'empêcher de voir. Elle essaie alors de passer derrière le bar.)

PAULINE (se mettant en travers de son chemin) - Halte-là, on ne passe pas !

GISELE (menaçante) - Pauline, écarte-toi de mon chemin, s'il te plaît !

PAULINE - Personne ne passe derrière le bar ! C'est une tradition et celui qui transgresse cette tradition paie la tournée générale. De

surcroît, ce bar fait partie d'une maison qui, jusqu'à preuve du contraire, m'appartient encore et sur laquelle tu n'as aucun droit. Que tu fasses la loi chez toi et que tu terrorises ton mari, ça te regarde, mais ici, Gisèle, c'est moi qui commande. Alors tu prends une consommation si ça te chante et tu dégages ! Je travaille, moi, je ne passe pas mon temps dans les magasins ou à emmerder le monde !

Timidement, craintivement, Arsène Pichon, tout tremblotant, sort de sa chambre et descend les escaliers.

ARSENÉ PICHON (*en tremblant*) - Je m'excuse de vous demander pardon, mais pourriez-vous, s'il vous plaît et si cela ne vous ennuie pas trop, avoir l'obligeance de parler un peu moins fort ?

GISELE (*le regardant méchamment*) - Qu'est-ce que tu veux, toi ? C'est ma voix qui te dérange ?

ARSENÉ PICHON (*baissant le ton*) - Non, non, je vous demandais simplement de ne pas parler si fort parce que...

GISELE (*avançant vers lui, menaçante*) - Parce que quoi ? Qu'est-ce qu'elle a ma voix, hein ? Qu'est-ce qu'elle a ? Pas assez suave pour le petit tempérament de monsieur ?

PAULINE - Gisèle, fous la paix à M. Pichon ! S'il a quitté Paris pour fuir ses nuisances, c'est pas pour en retrouver d'autres sous mon toit et en ta présence !

Gisèle avance lentement vers Arsène qui recule pas à pas à chaque avancée de Gisèle, jusqu'à se retrouver près du bar.

GISELE - Alors, qu'est-ce que tu lui reproches à ma voix, gringalet ?

CLAUDE - Ne te crois pas obligée de te venger sur les clients de Pauline !

GILBERT - Il a raison, M. Pichon : tu as une voix à lézarder des murs de maison ! (*Aux autres, voulant faire de l'esprit.*) On ne pourrait pas en faire un gâteau... de sa voix !

Tous rient.

GISELE (*sans regarder Gilbert, toujours nez à nez avec Arsène*) - Ah ! ah ! ah ! Qu'est-ce que c'est marrant ! T'es d'accord avec ce qu'il dit le pêcheur d'Islande, toi ?

ARSENÉ PICHON (*complètement affolé*) - Oui... Non... Enfin, moi je veux juste la paix, la tranquillité et le silence, parce que j'ai les nerfs à fleur de peau... (*Défaillant.*)... et je sens que je vais péter un plomb !

GISELE (*trionphante*) - Il va péter un plomb ! Est-ce que je pète un plomb, moi, quand on me dit que j'ai une sale voix et que mon mari se planque parce qu'il a la trouille de moi ? (*Très fort.*) Hein, est-ce que je pète un plomb, monsieur Pichon ?

ARSENÉ PICHON (*avec un mouvement d'épaules de désapprobation*) - Non, bien sûr... cependant...

GISELE (*levant les mains, menaçante*) - Cependant... t'as intérêt à disparaître de ma vue avant que la colère ne me gagne !

Arsène, comme Maurice, se jette par-dessus le bar et retombe derrière dans un fracas de verres.

ANAÏS (*écoutant le bruit*) - Ah ! la maison perd ses verres ! (*Elle rit soitement.*) On dirait la grande course de haies d'Auteuil avec une chute à la rivière des tribunes.

GISELE (*à Anaïs*) - T'as envie de le rejoindre, toi, Pierrette Brès ?

VOIX DE MAURICE ET D'ARSENÉ PICHON (*en provenance de l'arrière du bar*) - Non ! C'est complet !

GISELE (*s'apprêtant à sortir*) - Quand vous le verrez, Maurice, vous lui direz qu'il y a la vaisselle de trois jours dans l'évier à laver, les pommes de terre à éplucher et à faire cuire pour ce midi, une entrée à préparer, le lit à faire et la serpillière à passer dans le salon. (*Sur le bord de la porte.*) Ah ! il y a aussi du linge plein la table à repasser parce que je ne sais plus quoi me mettre sur le dos pour sortir. Dites-le-lui dès qu'il se montrera. Je ne l'ai pas habitué à laisser la maison dans un tel désordre. Il serait temps qu'il se ressaisisse !

Gisèle sort en claquant la porte.

PAULINE (sortant de derrière le bar) - Waouh ! Quelle furie !

Ils regardent tous vers le bar. Tout doucement, on voit apparaître deux paires de mains qui se posent sur le comptoir, puis deux têtes qui suivent dans un même mouvement synchronisé et qui regardent vers la porte de sortie. Elles se tournent ensuite l'une vers l'autre et s'immobilisent.

ARSÈNE PICHON (timidement) - Je ne savais pas que la place était occupée, je me serais caché ailleurs sinon. Je ne vous ai pas trop fait mal en vous tombant dessus ?

MAURICE (accablé) - Ce n'est rien à côté de ce qui va me tomber dessus à la maison !

Ils émergent un peu plus de derrière le bar et leurs bustes apparaissent.

ARSÈNE PICHON - Quand je pense que maman voudrait que je me marie ! Je suis déjà si timide et les femmes me font si peur... (Secouant la tête.) Mais alors la vôtre, elle me terrorise ! Vous croyez qu'il faut que j'insiste auprès des femmes ou que je me fasse soigner ?

MAURICE (secouant énergiquement la tête) - Nooon ! N'insistez pas, mon vieux, vous ne connaissez pas votre bonheur ! Regardez-moi, après douze ans de mariage, je suis pitoyable... (Il sort de derrière le bar.) Je suis minable... et moi aussi, elle me terrorise !

ARSÈNE PICHON (le suivant) - Faut pas dire ça. C'est pas de votre faute. Elle a peut-être été traumatisée quand elle était petite, votre femme, et aujourd'hui elle se venge. Je connais un très bon psychanalyste à Paris qui me soigne et qui me fait beaucoup de bien. Si vous voulez...

Maurice vient s'asseoir à la table. Il regarde ses copains et s'effondre.

MAURICE - Bouhouhouhou ! Je suis malheureux les copains !

CLAUDE (très dramaturge) - Pleure pas, Maurice, elle ne mérite pas tes larmes !

MAURICE (redoublant ses sanglots) - Bouhouhouhou !

PAULINE (très mère poule) - Tu as fait ce que tu as pu, Mau-Mau. Tu as essayé de lui parler et de la maîtriser. C'était pas facile, je sais...

MAURICE (même jeu) - Bouhouhouhou ! Elle ne m'écoutait même pas !

GILBERT (combatif) - Allez, te laisse pas abattre Maurice, relève la tête, bats-toi ! (Maurice s'exécute avec peine.) Allez, vas-y, c'est bien ! Tiens-toi bien droit.

Après avoir fait un effort pour reprendre fière allure, Maurice les regarde tous et s'effondre de nouveau.

MAURICE - Bouhouhouhou ! Je pourrai jamais !

ANAÏS - Hé, c'est pas rigolo du tout votre jeu ! (Au public.) Elle ne l'a même pas trouvé et il pleure comme s'il avait perdu la partie. (En sortant côté cuisine.) C'est vraiment un mauvais joueur !

ARSÈNE PICHON (qui depuis un instant est extrêmement nerveux) - Tous ces événements me perturbent profondément et la tristesse de ce monsieur me bouleverse. Je ne me sens pas très bien, madame Pauline, je vais aller m'étendre un moment sur mon lit.

PAULINE - Détendez-vous monsieur Pichon, ça va aller. Et ne portez pas toute la misère du monde sur vos épaules, vous êtes trop fragile pour cela. Allez vous reposer, on s'occupe de Maurice et le calme dont vous avez besoin va revenir.

ARSÈNE PICHON (montant les escaliers) - Vous êtes gentille madame Pauline. Ah ! si toutes les femmes parlaient comme vous, comme ce serait simple ! (Il entre dans sa chambre.)

PAULINE - Eh oui ! Tellement simple qu'aucun mec ne s'est intéressé à moi ! Comme ils disaient, les mecs : « Pauline, c'est une fille vachement sympa ! » Ce qui est con, c'est que ma sympathie a

toujours été une barrière à l'amour. (*Avec amertume.*) C'est marrant ça, non ? Elle leur plaisait bien ma sympathie mais personne n'en voulait dans son lit.

CLAUDE (*à Maurice qui regardait Pauline*) - Alors, ça va mieux ?

GILBERT - C'est fini ce gros chagrin ?

MAURICE (*s'effondrant*) - Bouhouhouhou !

PAULINE - Ah non ! Tu ne vas pas remettre ça ! Tu es un homme ou quoi ?

MAURICE (*reniflant*) - J' sais plus !

PAULINE - Tu ne veux pas la quitter ta grognasse ? Qu'est-ce que tu attends pour larguer les amarres ?

MAURICE (*reniflant*) - Ben je crois que je l'aime.

GILBERT - Oh là là ! Quelle misère !

CLAUDE - Pauline a raison. Bon, tu as essayé de la raisonner et ça n'a pas marché, d'accord.

MAURICE (*toujours reniflant*) - Ça a même été pire après, alors !

CLAUDE - Faut trouver autre chose, voilà tout ! Quelque chose qui te revalorise à ses yeux, qui te rende supérieur. Faire en sorte qu'elle t'admire, te respecte, te vénère comme un dieu.

MAURICE (*essuyant ses yeux*) - Faut peut-être pas exagérer non plus !

GILBERT (*sortant de réflexion*) - Je crois bien que j'ai trouvé un truc.

PAULINE - Je me méfie de tes trouvailles, toi !

GILBERT - Sois tranquille, ça tient la route. Maurice, cet après-midi, tu reviens ici avec Gisèle en prétextant que Pauline veut s'excuser de l'avoir un peu houspillée ce matin. Je la connais, fière comme elle est, elle acceptera. Ce sera une vraie jouissance pour elle. (*Maurice*

fait la tête.) Fais pas la gueule, Maurice ! Quand je dis vraie jouissance, c'est une façon de parler, te sens pas visé ! Alors tu la ramènes ici et, pendant ce temps, Claude et moi... (*Il vérifie que personne n'écoute, montre les spectateurs et fait signe à ses copains d'approcher pour leur parler à l'oreille.*)

Pendant quelques secondes, à grands renforts de gestes, il leur explique son plan, tout bas. On ne doit rien entendre. Maurice essaie de sortir du cercle et doit manifester de temps en temps des signes de désapprobation que les autres désamorcent en le rattrapant.

MAURICE - Je ne pourrai pas, ça marchera jamais !

CLAUDE - Si, si, c'est une très bonne idée, je suis partant.

PAULINE - Moi aussi ! Mais essayez d'arriver avant que je ne sois obligée de présenter mes excuses, j'en tomberais malade.

Sur cette dernière réplique, Mlle Crampon rentre dans le bar, capuchon du ciré rejeté en arrière. Elle est rouge écarlate et visiblement en colère.

MILLE CRAMPON (*en colère*) - Monsieur Gilbert, vous êtes indigne de confiance et je ne comprends pas que des gens comme Evelyne Dhéliat puissent encore écouter vos prévisions de charlatan !

GILBERT (*très sérieux*) - Ah ! mademoiselle Crampon, je savais que vous ne seriez pas contente ! Cependant, il n'y a pas eu d'erreur, croyez-moi ! Je savais qu'il y aurait un orage, je le sentais, tous les symptômes étaient présents. Ce que je n'avais pas mesuré, c'était l'origine et la localisation exacte de cet orage. Or, il s'est abattu ici même, il y a une demi-heure, pendant votre absence, et c'est ce pauvre Maurice qui a été frappé par la foudre.

MILLE CRAMPON (*complètement étonnée*) - Par la foudre ? M. Maurice ? Ici, dans la maison ?

GILBERT - Les foudres, devrais-je dire ! Les foudres de sa femme qui l'ont terrassé tel un arbre mort. Orage, ô désespoir !

MILLE CRAMPON (*incrédule*) - Je vous préviens que si c'est encore une plaisanterie...

MAURICE (*fondant en larmes*) - Bouhouhouhou ! C'est pas une plaisanterie... Je suis un arbre mort, mademoiselle Crampon ! Je suis un arbre mort ! Bouhouhouhou !

RIDEAU

ACTE 2

Début d'après-midi. A l'ouverture du rideau, Pauline s'affaire derrière le bar. Félix sort de la salle du restaurant, visiblement inquiet, et s'approche de Pauline. Il tient encore à la main sa serviette de table. Il est jeune, plutôt beau gosse, avec un côté mac.

PAULINE (*l'apercevant*) - Monsieur Roulard ? Quelque chose qui ne va pas ? Le menu n'était pas à votre convenance ?

FÉLIX - Si, si, très bien. Non, je voulais juste savoir si quelqu'un avait demandé à me voir ?

Anais est entrée, venant elle aussi du restaurant, un plateau vide à la main, et elle reste là, béate et souriante à regarder Félix.

PAULINE - Quelqu'un ? Pour vous voir ? (*Étonnée.*) Vous êtes arrivé hier soir seulement et vous connaissez déjà du monde sur le port ?

FÉLIX (*très sûr de lui*) - Non, pas spécialement. En fait, j'attends une valise qu'un commissionnaire doit m'apporter.

ANAÏS (*souriant, aux anges*) - Ben, vous aviez déjà deux valises hier soir en arrivant ici !

PAULINE - Anaïs, on se passe de tes commentaires ! Tu en es où dans ton service ?

Arsène arrive de la salle de restaurant.

ARSÈNE PICHON (*timidement*) - Excusez-moi de vous déranger mais serait-il possible, s'il vous plaît, d'avoir mon dessert? J'ai presque terminé ma viande et je commence à ressentir quelques malaises. J'ai hâte de remonter dans ma chambre...

PAULINE - Anaïs arrive, monsieur Pichon! Retournez vous asseoir, elle vous apporte votre dessert tout de suite.

ARSÈNE PICHON (*s'en retournant*) - Oui, s'il vous plaît... c'est gentil... merci... excusez-moi...

PAULINE (*à Anaïs, sur un ton de reproche*) - Tu n'as pas encore servi les desserts? (*À Félix.*) Le vôtre non plus, monsieur Roulard?

FÉLIX - Si, si, c'est fait! J'en suis au café que je vais d'ailleurs prendre ici, si cela ne vous dérange pas. Ainsi, je pourrai surveiller l'arrivée de la personne que j'attends.

Anaïs ne bouge pas et contemple Félix en souriant.

PAULINE (*sévère*) - Anaïs! Le dessert de M. Pichon! Tout de suite!

ANAÏS (*à Félix*) - C'est ma tante! Elle n'est pas commode, hein?

PAULINE (*dont la colère monte*) - Anaïs! Le restaurant, c'est par là!

ANAÏS - Oui, ben minute, on n'est pas aux pièces! (*À Félix.*) C'est vrai, quoi! Avec elle, il faudrait toujours courir, jamais s'arrêter pour faire un brin de causette. On n'est pas des bêtes, quand même!

FÉLIX - Je ne voudrais pas prendre la défense de votre tante, mademoiselle, mais...

ANAÏS (*jouant les vamps*) - Anaïs. Je m'appelle Anaïs...

FÉLIX (*perturbé par l'audace innocente d'Anaïs*) - Eh bien, Anaïs, nous sommes dans un restaurant, voyez-vous, et en général les clients n'aiment pas rester trop longtemps à table. Je comprends l'énergie de ce monsieur, d'autant plus que vous m'avez servi avant lui alors que je me suis mis à table après lui.

ANAÏS - C'est de sa faute aussi, il n'en finit pas! Chaque fois que je passais auprès de lui et que je me penchais pour lui parler, il braquait ses yeux sur mon corsage, il devenait tout rouge, il se mettait à trembler et il renversait tout ce qu'il touchait. Deux fois, il a viré son verre d'eau sur la nappe! Et trois fois sur le carrelage il a balancé son escalope de veau! Dès qu'il approchait son couteau pour en couper un morceau, zip! elle se barrait de son assiette qu'on aurait dit qu'elle était encore vivante c'te pauvre bête! (*Langoureuse.*) Oh! et puis vous, monsieur Félix, vous avez tellement de classe...

FÉLIX (*à Pauline, voulant changer de conversation*) - Voulez-vous me préparer un café pendant que je fais quelques pas dehors? (*Il consulte sa montre, agacé, et pour lui-même, sur le pas de la porte.*) Mais qu'est-ce qu'il fout, bon dieu!

Félix sort.

ANAÏS (*rêveuse*) - Qu'est-ce qu'il est beau! Qu'est-ce qu'il doit être riche pour avoir autant de valises!

PAULINE (*tapant dans ses mains pour la réveiller*) - Mais bien sûr! On juge la richesse des uns au nombre de valises qu'ils possèdent et la connerie des autres à en faire le compte! Mais que tu es niaise ma pauvre Anaïs! Que tu es niaise! Allez, réveille-toi et cesse de regarder M. Roulard avec des yeux de merlan frit. Ce n'est pas un homme pour toi!

ANAÏS - Qu'est-ce que t'en sais? Forcément, tu es jalouse parce qu'il me parle et qu'il t'ignore, voilà tout! Tu es jalouse parce que les hommes ne te regardent pas et que moi je suis jeune et qu'évidemment je les intéresse plus que toi!

PAULINE (*bras croisés, désolée*) - On ne me l'avait jamais faite celle-là! (*Revenant vers sa nièce.*) Dis-moi, Anaïs, est-ce qu'il t'arrive de réfléchir avant de parler?

ANAÏS - Ben non, pourquoi? A quoi ça sert? Si t'as envie de parler, faut le faire.

PAULINE (*calmement*) - Anaïs, quand tu veux dire quelque chose à quelqu'un, tu réfléchis un instant avant de parler. Tu imagines dans ta tête ce que tu vas dire et tu essaies de voir si cela ne va pas blesser, faire de la peine ou faire peur à la personne à qui tu vas le dire. Tu comprends ça? (*Anaïs regarde sa tante et reste muette, immobile.*) Quand tu as bien réfléchi tu peux alors parler en toute tranquillité. D'accord? (*Anaïs ne bouge toujours pas et regarde sa tante.*) Anaïs?

ANAÏS (*faisant tourner son doigt à hauteur de sa tempe pour montrer qu'elle réfléchit*) - Je fais comme tu dis.

PAULINE (*inquiète*) - C'est-à-dire?

ANAÏS (*faisant toujours tourner son doigt à hauteur de sa tempe*) - Je brasse tout ça avant de le déballer parce que je sais toujours pas quel effet ça va te faire.

PAULINE (*désespérée*) - Ça suffit, arrête! La fumée va bientôt te sortir par les oreilles! Allez, raconte...

ANAÏS - Qu'est-ce que je fais du couvert de Mlle Crampon? J'attends encore un peu ou je l'enlève?

PAULINE (*interloquée*) - Comment cela? Mlle Crampon n'est pas à table?

ANAÏS (*avec évidence*) - Ben non, tiens, sinon je te poserais pas la question! (*Refaisant le geste du doigt sur la tempe.*) Alors toi aussi, tu ferais bien de réfléchir avant de parler! C'est bien la peine de donner des conseils aux autres!

PAULINE (*inquiète*) - Elle n'est même pas venue au restaurant?

ANAÏS (*riant sottement*) - Bien sûr que non, autrement je l'aurais servie! (*Au public.*) Elle ne comprend rien... Elle est un peu lourde, des fois, la tante.

PAULINE (*en colère*) - Anaïs, il te manque un client à une table et tu viens m'en rendre compte seulement au moment de servir les desserts?

ANAÏS (*révoltée*) - Hé! ho! C'est quand même pas de ma faute si elle est absente, non? Alors moi, gentiment, comme tu me l'as demandé, je réfléchis, je cogite, je mets de l'ordre dans mes idées, je prends des précautions pour t'annoncer les choses et toi tu ne trouves rien de mieux que de m'engueuler. (*Vexée, bras croisés.*) Ben moi j'suis pas près de recommencer à réfléchir... déjà que c'est pas facile... si c'est pour m'attirer des emmerdes!

PAULINE (*un peu affolée*) - Mais Mlle Crampon est peut-être souffrante? Elle s'est peut-être pris un coup de chaleur, en plein soleil, sous son ciré jaune? Elle a peut-être fait une syncope dans sa chambre? Es-tu montée voir dans sa chambre?

ANAÏS - T'angoisse pas comme ça! (*Au public.*) Qu'est-ce qu'elle s'angoisse! C'est pas bon pour la santé ça. Un jour, elle va nous faire une fracture du biocarde, elle aura bonne mine après, tiens! (*A sa tante.*) Pas la peine d'aller voir dans sa chambre, elle n'y est pas.

PAULINE - Comment tu peux le savoir si tu n'y es pas allée?

ANAÏS (*fière*) - Faut pas me prendre pour plus bête que j'suis! Je laisse traîner mes oreilles et j'écoute, moi! Alors forcément j'entends plein de choses et je comprends plein de trucs. Je pourrais même mener des enquêtes des fois.

PAULINE (*agacée*) - Te prends pas pour Julie Lescaut non plus! Qu'est-ce que tu as entendu exactement?

ANAÏS - Ben, j'ai entendu M. Gilbert et M. Claude qui parlaient à Mlle Crampon quand elle est redescendue de sa chambre, après s'être changée...

PAULINE (*impatiente*) - Oui et alors?

ANAÏS (*mouvement de doigt sur la tempe*) - Faut que je brasse avant ou je te déballe tout comme ça?

PAULINE (*de plus en plus impatiente*) - Grouille-toi, Anaïs, s'il te plaît!

ANAÏS - Faudrait savoir ! S'il faut réfléchir une fois sur deux, moi je vais me perdre dans mes comptes, je te préviens !

PAULINE - Anaïs, j'attends...

ANAÏS - Ils lui ont dit qu'ils venaient d'apprendre qu'un voilier s'était « scratché » sur la pointe du Grouin cette nuit et que la marée renvoyait sur la côte les bagages des naufragés...

PAULINE (*la main devant les yeux*) - Oh là là là ! Qu'est-ce qu'ils sont encore allés lui raconter ?

ANAÏS - ... et qu'une grosse récompense serait offerte par les propriétaires de chaque bagage retrouvé, parce qu'il paraît, d'après M. Gilbert, que certains contiennent des objets de grande valeur.

PAULINE - C'est pas possible ! Mais c'est pas possible ! Et Mlle Crampon a cru à ces sornettes ?

ANAÏS - Ben, bien sûr ! Hé, mais tu sais que ce ne sont pas des bêtises ! Ils connaissent même le nom du propriétaire du voilier, alors !

PAULINE - Ah oui ? Et qui est-ce ?

ANAÏS (*pompeusement*) - Le comte Jean Eudes Barnabé de Millefuites ! C'est un riche monégasque en croisière dans l'Atlantique. Ça t'en bouche un coin ça, hein ?

PAULINE (*lentement*) - Jean Eudes Barnabé de Millefuites ! Effectivement, c'est un nom à en boucher un coin. Alors là, fallait y penser. Ah ! ils ont de l'imagination les copains, on ne peut pas dire ! (*A Anaïs.*) Et il n'y a rien qui te choque dans le nom de ce monsieur, toi ?

ANAÏS (*avec évidence*) - Ben si, bien sûr !

PAULINE (*rassurée*) - Ah ! quand même ! Je reprends espoir. Tout n'est peut-être pas perdu ! Et c'est quoi qui te choque ?

ANAÏS (*riant niaisement*) - Il a trois prénoms !

PAULINE (*surprise, répétant machinalement*) - Il a trois prénoms... Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu pour avoir une nièce pareille ? Et l'autre, là, Mlle Crampon, qui gobe tout ce qu'on lui raconte ! Ils seraient capables de lui vendre un studio au troisième étage de la tour Eiffel sous prétexte que c'est l'affaire du siècle, que la vue est imprenable et qu'il faut éviter les deux étages du dessous parce qu'ils sont trop fréquentés !

ANAÏS - Oui, ben tu peux dire ce que tu veux, n'empêche qu'elle est partie du côté de la grotte de Sion, vu que M. Gilbert lui a dit que c'était là-bas que la marée ramenait un maximum de déchets de la mer. Et moi je l'aurais bien accompagnée, tiens, et peut-être que j'aurais retrouvé des bagages perdus...

PAULINE - En attendant, essaie donc de retrouver le dessert de M. Pichon, ce sera toujours ça de fait.

ANAÏS (*complètement partie dans ses rêves*) - Ah ! je m'y vois, dis donc ! (*Faisant des manières.*) Jean Eudes Barnabé, je vous rapporte votre bagage que je viens de retrouver. Oui, c'est très lourd mais je tenais à vous le rapporter moi-même. Non, non, ne me remerciez pas, c'est tout naturel. Quoi, un chèque ? Ah ! mais je ne sais pas si je dois ! Vous insistez ? Bon, d'accord, je le prends mais c'est bien pour vous faire plaisir, Jean Eudes Barnabé. Comment ? Vous m'invitez pour une croisière sur votre yatche... sur votre youtche... sur votre yotche... enfin, sur votre bateau quoi ? (*Minaudant.*) Oh ! que c'est gentil Jean Eudes Barnabé ! Mais je ne peux pas partir comme ça, il faut que j'en parle d'abord à ma tante...

PAULINE - Et ta tante elle te rappelle que tu as le mal de mer et que tu vas vomir partout sur le pont de Jean Eudes Barnabé et qu'il ne va pas aimer ça du tout, monsieur le comte, tes saloperies ! Alors tu lui redonnes son chèque, vous vous quittez bons amis et tu reprends ton service.

ANAÏS - Ah là là ! On a le droit de rêver quand même ! T'es vraiment pas romantique, toi ! Bon, alors, je fais quoi pour le couvert de Mlle Crampon ?

Félix revient de l'extérieur, visiblement nerveux et agacé. Il s'installe à une table dans le café.

PAULINE - Ah! monsieur Roulard! Je vous sers votre café. Vous êtes prêt?

FÉLIX (*d'un ton désagréable*) - Ouais, ouais, allez-y.

ANAÏS - Vous avez l'air contrarié, monsieur Félix. (*Félix la regarde, excédé.*) Vous êtes encore plus beau quand vous êtes en colère.

Arsène sort du restaurant et arrive dans la salle du café, sa serviette à la main, toujours aussi timide et maladroit.

ARSÈNE PICHON - Est-ce que ce serait trop vous demander de me servir mon dessert, s'il vous plaît? Excusez-moi... Pardon... Mais il n'y a plus personne dans le restaurant, je suis tout seul et ça m'angoisse... De plus, cela fait une heure maintenant que j'ai terminé mon escalope de veau...

ANAÏS - Ah! ça y est, vous en êtes venu à bout? (*Riant.*) Il s'est vachement bien défendu ce p'tit veau, dites donc! Vous avez vu comment il esquivait votre couteau à chaque fois? Si on l'avait laissé grandir, je suis sûre qu'il aurait fait un bon taureau d'arène... mais alors vous un très mauvais matador!

ARSÈNE PICHON - J'ai des gestes un peu maladroits parfois, je m'en excuse.

PAULINE - Ce n'est pas grave, monsieur Pichon. L'essentiel est que vous ayez bien déjeuné.

ARSÈNE PICHON (*toujours timidement*) - Oui, oui, c'était très bien! Très bien! La viande un peu froide peut-être...

ANAÏS (*en aparté, mimant*) - Tu m'étonnes, toi, avec les va-et-vient qu'elle a fait entre l'assiette et le carrelage!

ARSÈNE PICHON - Et le dessert qui tarde un peu à venir peut-être... s'il vous plaît... merci...

PAULINE (*tout en servant le café de Félix*) - Anaïs vous l'apporte de suite. Avez-vous une préférence pour un dessert particulier? Dites-moi bien simplement ce qui vous ferait plaisir.

ARSÈNE PICHON (*paniqué à l'idée de devoir donner un avis*) - Ah! je ne sais pas... Je ne sais pas... Ne changez pas votre menu pour moi... Il ne faut rien bouleverser... Ça me bouleverse aussi... Je n'aime pas faire l'objet de favoritisme, vous comprenez... (*Son regard va de l'une à l'autre des personnes présentes dans la salle.*) J'ai l'impression que tout le monde me regarde et je ne me sens pas bien...

PAULINE (*tendant les mains en avant pour l'apaiser*) - D'accord, d'accord, monsieur Pichon, calmez-vous, on ne change rien. Ça vous va?

ARSÈNE PICHON (*un peu rasséréiné*) - Oui, c'est bien... merci... merci... merci... merci...

ANAÏS - Ouh là là! Le disque dur en a pris un « pète », là!

On entend des bruits de voix venant de l'extérieur. Félix se relève précipitamment et attend, tendu. La porte s'ouvre brusquement et Gisèle entre, suivie de Maurice, tout penaud. Félix se rassoit, déçu.

GISELE (*de sa voix forte*) - Alors comme ça, on veut s'excuser?

ARSÈNE PICHON (*qui se trouve entre elle et le bar*) - Oui... excusez-moi... pardon... j'attends mon dessert...

GISELE (*levant la main*) - J'ai une tarte pour toi si tu veux! Allez, tire-toi de mon chemin!

Comme au premier acte, il saute par-dessus le bar et retombe derrière dans le même fracas de verres brisés.

ANAÏS - Qu'est-ce qu'il y arrive bien! Il y prend goût on dirait! Faudrait peut-être voir à monter la barre un peu plus haut la prochaine fois. Quoique, à mon avis, sa réception laisse à désirer...

GISÈLE (à Anaïs) - T'es toujours là, toi? A quoi tu joues cet après-midi? Aux petits chevaux? Aux dominos? (A Pauline.) Tu as vraiment de l'argent à foutre en l'air pour te payer une abruti pareille.

ANAÏS - Hé! ho! Comment elle me traite, l'autre! (Pompeusement.) Sachez, madame, qu'à une valise près, je suis très amie du comte Jean Eudes Barnabé de Millefuites à qui j'ai refusé une croisière sur son youtche... son youtche... j'y arriverai jamais... son yatche! Et tout ça parce que ma présence ici est indispensable et que ma tante ne veut pas me laisser partir. Ah! ah! J'suis peut-être abruti comme vous dites, mais en tous cas vous n'avez même pas été capable de le retrouver, ce matin, votre Maurice malgré toutes les indications que je vous ai données. Et que je brûle par-ci, et que je refroidis par-là... Vous êtes vraiment nulle! (Faisant signe de la main de fermer son clapet.) Alors cacahouète, hein!

GISÈLE (à Pauline) - Tu lui dis de se taire à la baronne de Rothschild ou je lui débranche ses piles de force!... Alors comme ça Maurice était bien ici ce matin, n'est-ce pas? (Se tournant vers Maurice.) Fainéant et menteur! Bravo, Maurice, tu t'améliores à leur contact. (Revenant vers Pauline.) Je crois que les excuses sont amplement méritées, non?

PAULINE (essayant de gagner du temps) - Amplement, c'est peut-être beaucoup dire. Disons que...

GISÈLE (bras croisés, dominatrice) - J'attends!

Maurice est très embarrassé, mal à l'aise et ne cesse de regarder vers la porte si ses copains arrivent.

ARSÈNE PICHON (de derrière le bar) - Moi aussi j'attends... J'attends mon dessert...

PAULINE (essayant toujours de gagner du temps) - On ne va quand même pas se fâcher, Gisèle, depuis le temps qu'on se connaît!

GISÈLE (même attitude) - J'attends!

ANAÏS (à sa tante) - Tu vois que toi aussi, tu fais attendre les gens. (A Gisèle.) Hé, vous auriez entendu tout à l'heure le tintouin qu'elle m'a fait parce que je faisais attendre M. Pichon...

ARSÈNE PICHON (montrant son nez, de derrière le bar) - J'attends toujours, d'ailleurs...

GISÈLE - Tu devrais faire le Vendée Globe sur le « youtche » de ton Barnabé, toi! Avec un peu de chance, t'arriverais peut-être à te paumer dans les quarantièmes rugissants!

ANAÏS - Hé! ho! Rugissante vous-même! Et puis vous pourriez dire Jean Eudes Barnabé, s'il vous plaît! Faudrait voir à pas écorcher son prénom. Il n'aimerait pas ça mon comte!

GISÈLE (la regardant avec commisération) - Ton compte? Ah ça! Pour avoir ton compte, tu l'as ton compte, toi! Et pas qu'une demi-portion! (A Pauline.) Alors, ça vient ces excuses?

Pendant tout ce temps, Félix, qui aura bu son café en regardant la scène avec agacement, fera des va-et-vient de sa place à la porte et finira par sortir complètement pour attendre son messager sur le pas de la porte.

PAULINE (qui ne veut pas se résoudre à présenter ses excuses) - Allez, c'est fini, on n'en parle plus!

GISÈLE (à Maurice) - Maurice, tu m'as bien dit que Pauline voulait me présenter ses excuses pour le ton fort désobligeant sur lequel elle m'a demandé de quitter son café ce matin?

MAURICE (timidement) - Ben oui... N'est-ce pas, Pauline?

GISÈLE (à Maurice) - Et tu appelles ça des excuses, toi?

MAURICE (timidement) - On pourrait presque dire que ça en est...

GISÈLE - On pourrait presque dire... oui... mais ça n'en est pas! Alors, Pauline, je veux des excuses en bonne et due forme!

ANAÏS (à sa tante) - Allez, donne-lui tes excuses en bon uniforme!

GISELE - Ça vient oui ou non ? Je ne suis pas revenue pour entendre les âneries de ta soubrette.

ANAÏS (en colère, outrée) - Soubrette ! Alors là, c'est la goutte qui fait déborder l'entonnoir ! Jamais madame, jamais, vous m'entendez, vous ne monterez à bord du voilier de Jean Eudes Barnabé de Millefuites ! Je m'arrangerai pour que ses matelots vous jettent par-dessus le bastingage en pâte aux requins ! Les pauvres bêtes... Beurk ! Tant pis si elles nous font une indigestion, parce que vous devez être drôlement coriace !

GISELE - Si t'es intéressée par les dents de la mer, toi, je peux sans problème te planter mes crocs dans tes guiboles ! Approche un peu pour voir...

ANAÏS (un peu inquiète, se reculant de quelques pas) - Hé ! ho ! Ça va pas, non ?

PAULINE (voulant mettre fin à cette discussion) - Ecoute Gisèle, c'est bon. Je reconnais que je me suis un peu emballée ce matin et je te...

A ce moment précis, la porte d'entrée s'ouvre précipitamment et Félix est projeté à l'intérieur, poussé par Gilbert et Claude qui le suivent, cagoulés. Ils tiennent à la main un pistolet à eau, scotché de ruban adhésif noir pour faire plus vraisemblable. Ils ont transformé leurs voix pour ne pas être reconnus.

GILBERT (pistolet tendu, tenant tout le monde en respect) - Haut les mains ! Que personne ne bouge ! C'est un hold-up !

Surprise générale, sauf Pauline qui, se prêtant au jeu, lève les bras rapidement.

PAULINE - Faites ce qu'il vous dit... Ne prenez pas de risques... Restez calmes...

Claude, genoux à demi pliés, tourne sur lui-même pour menacer l'ensemble de la pièce et envoie éventuellement une giclée d'eau sur le premier rang des spectateurs.

CLAUDE - Vous avez entendu ce qu'a dit mon pote ? Les mains en l'air tout le monde et pas d'entourloupe ! On n'est pas des tendres, nous, et la viande froide ça ne nous fait pas peur !

Du coup, tout le monde lève les bras.

ARSÈNE PICHON (dont les deux bras sortaient progressivement de derrière le bar et apparaissent maintenant entièrement) - Moi... moi... moi non plus ! C'est... c'est... c'est d'ailleurs ce... ce... ce que j'ai mangé à midi... de la viande froide...

GILBERT (à Arsène) - Sors de ta cachette, toi ! Donne ton arme et pose tes mains sur ta tête.

Arsène, tremblotant, sort de derrière le bar. Il donne à Gilbert la fourchette qu'il avait gardée à la main et pose docilement les mains sur la tête, en se rangeant sur un côté de la pièce.

CLAUDE - Et un de désarmé ! Ecoutez-moi bien tous ! Si vous êtes sages, il ne vous arrivera rien. Alors vous allez gentiment déposer sur la table, là, toutes vos armes : couteaux, ciseaux, limes à ongles, cure-dents, épingles de sûreté, sans faire d'esbroufe et sans gestes précipités. A la moindre incartade, je tire dans le tas !

Arsène, sur le point de s'évanouir, est rattrapé de justesse par Anaïs qui le retient sous les aisselles. Gisèle se cache derrière Maurice qui suit la scène avec admiration.

GILBERT (bas, à Claude) - Couteau, limes à ongles... Qu'est-ce que tu racontes ? C'était pas dans le texte ça !

CLAUDE (bas, à Gilbert) - Je me suis gourré, j'ai confondu avec la fouille d'une salle d'embarquement d'aéroport !

ANAÏS - Quand je pense que je pourrais être en ce moment sur le voilier de Jean Eudes Barnabé et qu'au lieu de ça je sers de bouée de secours à El Cordobès !

FÉLIX (s'avancant prudemment vers Gilbert et Claude) - Bon, écoutez, finissez-en ! Faites votre hold-up et barrez-vous, quoi ! C'est vraiment long votre truc.

GILBERT (*pointant son arme en avant*) - On s'recule bonhomme... (*Montrant son revolver.*) Ça part tout seul ces engins-là, quelquefois, et je m'en voudrais de trouver un beau mec comme toi ! (*À Claude.*) On a le temps, nous, on est des artistes du braquage, on opère en douceur et avec délicatesse. Pas vrai Frédo ? (*Claude ne réagit pas.*) Pas vrai Frédo ?

CLAUDE (*qui vient de réagir, tout bas à Gilbert*) - Hé, couillon, c'est toi Frédo ! Moi c'est Paulo !

GILBERT (*tout bas lui aussi*) - Ah oui ! T'es sûr ? Bon, ben on change de prénom alors. (*Parlant normalement.*) Arrête de rêver Frédo et commence la collecte. (*Montrant Pauline à sa caisse, mains toujours en l'air.*) Honneur aux dames, Frédo...

PAULINE (*prenant son rôle au sérieux, avec exagération*) - Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! Prenez la caisse, mais par pitié, épargnez-nous !

CLAUDE - Calme-toi ma poulette, j'veais pas te faire de mal. Tu m'as l'air raisonnable toi ! (*Il regarde vers Gisèle qui se fait toute petite.*) C'est pas comme l'autre là qui m'a l'air d'une vraie teigne ! Allez, envoie la monnaie et mets-moi un paquet de clopes en plus. (*Pauline s'exécute.*) Combien j'te dois ?

PAULINE (*lui faisant signe qu'il est voleur et non client*) - Prenez plusieurs cartouches si vous voulez, mais ne nous faites pas de mal, s'il vous plaît !

CLAUDE (*réalisant son erreur et essayant de se rattraper*) - Ah ! ah ! ah ! Tu me réfiles des cartouches pour ne pas prendre de balles ! T'es vraiment une petite marrante toi ! (*Prenant un billet dans la recette qu'il vient de voler.*) Y a pas d'raison, je tiens à payer mes taxes, comme tout le monde ! Et en plus, ça m'oblige à réduire ma consommation quand je raque.

PAULINE (*entre les dents, à Claude*) - Bon sang, mais qu'est-ce qu'il fout Maurice ? Qu'est-ce qu'il attend pour vous voler dans les plumes ?

CLAUDE (*même jeu*) - J'en sais rien mais je ne sais plus quoi dire, moi ! Je suis à court d'imagination. Notre scénario était loin d'être aussi long que ça !

FÉLIX (*commençant à s'énerver*) - Bon, grouillez-vous, on n'a pas que ça à faire !

ARSÈNE PICHON (*retrouvant ses esprits*) - C'est vrai... je n'ai encore pas mangé mon dessert, moi...

FÉLIX (*s'avançant pour aider*) - Vous voulez un coup de main ?

GILBERT (*le repoussant du canon du revolver*) - Il ne bouge pas le p'tit asticot, là ! Il ne bouge pas ! Il s'assied gentiment sur sa chaise et il laisse mon copain faire son travail tranquillement. On n'a pas besoin d'intérimaire, nos plannings sont bien faits et on n'est pas surchargés de travail.

FÉLIX (*s'asseyant, contraint et forcé, en colère*) - Ça partait d'un bon sentiment pour vous permettre de quitter les lieux rapidement si jamais des clients arrivaient... ou la police ! On ne sait jamais...

CLAUDE (*revenant vers Gisèle*) - Comment ça, la police ?

FÉLIX - Si vous mettez une plombe à faire un coup, c'est quasiment sûr que les flics vont débarquer d'un moment à l'autre.

GILBERT (*sans trop réfléchir*) - T'inquiète pas pour ça, on les connaît bien les flics ! En général, nos conflits se règlent d'homme à homme, les yeux dans les yeux et les verres à la main... euh... les revol... vers à la main !

GISÈLE (*commençant réellement à avoir peur*) - Vous vous braquez avec les gendarmes ? Mais alors vous êtes des gangsters de grande envergure !

GILBERT (*à Claude*) - T'entends ça, Frédo ? La gonzesse nous prenait pour des petits malfrats de bas quartiers ! Ah ! je rigole !

CLAUDE (*nez à nez avec Gisèle*) - T'es une petite marrante toi aussi, pas vrai ? (*Plus violemment.*) Ou alors t'es une mariolle qui se fout de not' gueule ! Et ça, tu vois, Frédo il aime pas...

GISELE (à Maurice qui se marre à moitié) - Maurice, j'ai peur... protège-moi...

ANAÏS (à Gisèle, lâchant Arsène qui tombe par terre) - Attrapez-lui la gubole, faites-lui le coup des dents de la mer!

GILBERT - Pour le moment, elle claque des dents, la mère! Occupe-toi plutôt de ton voisin qui est en train de tomber dans les pommes, au lieu de dire des conneries. (Anais se retourne juste à temps pour attraper Arsène qui s'affaisse.)

CLAUDE (à Maurice) - Tu m'as l'air courageux, toi, t'es pas comme ta meuf! T'as compris qu'on est vachement dangereux et tu gardes malgré tout le sourire. T'as jamais les jetons des fois?

MAURICE (faussement apeuré) - Si, si, bien sûr, mais faut bien qu'il y en ait au moins un qui fasse face...

ANAÏS - Qui fasse face... si peur peur?

CLAUDE - J'suis admiratif de mecs comme toi et pourtant j'ai pas mal roulé ma bosse et j'en ai vu des durs, en taulé, à la Santé. Mais un gus qui ne tremble pas devant Frédo, ça force le respect.

GILBERT - Comment une pointure comme toi a pu se piquer d'une méduse pareille?

GISELE (outrée, au bord de la crise nerfs) - Moi, une méduse? Mais dis quelque chose, Maurice!

CLAUDE (invitant du bout de son revolver Maurice à s'éloigner d'elle) - Qu'est-ce que tu veux qu'il te dise? Il constate les dégâts, le pauvre! Allez, éloigne-toi un peu, elle va te foutre des boutons.

Maurice s'exécute et se rapproche un peu de Gilbert, toujours mains en l'air.

MAURICE (tout bas à Gilbert) - Putain! Vous jouez vachement bien les gars!

GILBERT (même jeu) - Est-ce que tu vas te décider à nous désarmer bientôt?

MAURICE (même jeu) - Attends encore un peu, je m'amuse trop.

CLAUDE (touchant du bout des doigts le collier de Gisèle apeurée) - Mais c'est pas un collier de coquillages qu'elle a autour de son cou, la méduse!

GISELE (mettant ses mains autour de son cou pour se protéger) - Non, non, pas mon collier! Pas mon collier! La caisse de Pauline si vous voulez, mais pas mon collier...

PAULINE (toujours les mains en l'air) - Comment ça, la caisse de Pauline et pas ton collier? C'est une vraie bijouterie ambulante cette femme-là, monsieur Frédo! Servez-vous! Entre ses oreilles, son cou et ses poignets, y a au moins dix fois la recette de ma semaine.

GISELE (dans un ultime sursaut de défense) - menteuse! Ce n'est pas vrai, ce sont des faux! C'est du toc!

ANAÏS (retirant ses boucles d'oreilles et lâchant Arsène qui s'écroule par terre) - Comme moi! Je les ai gagnées dans une pochette surprise à la fête foraine, l'an dernier.

MAURICE (outré) - Des faux! Du toc! Non mais tu sais combien elles m'ont coûté toutes tes babioles?

GILBERT - Sûrement très cher et pour rien! Ça lui va comme un tablier à une vache.

CLAUDE (tendant la main vers Gisèle) - Par ici la quincaillerie ma p'tite dame!

GISELE (toujours la main autour du cou) - Pas mes bijoux! S'il vous plaît, monsieur Frédo, pas mes bijoux! Sans eux, je suis comme nue.

CLAUDE (à Gilbert) - Alors là, ça demande réflexion. Je ne sais pas si on peut prendre de tels risques. T'en penses quoi, Paulo?

GILBERT - J'en pense que madame se fout pas mal que ce soit les cadeaux de son mec qu'on va lui piquer. Tout ce qu'elle comprend, c'est qu'on va lui prendre ses bijoux, sa parure, devant le public, sa raison d'exister, de briller et d'être le centre de tous les regards. La huitième merveille du monde, quoi! Je m'trompe Simone?

ANAÏS (*qui a récupéré Arsène par terre*) - Elle s'appelle pas Simone, elle s'appelle Gisèle.

FÉLIX (*complètement excédé*) - Vous n'allez pas vous lancer dans une réflexion philosophique au sujet des bijoux de madame ! Je commence à en avoir ras-le-bol de votre hold-up. Ramassez votre butin et cassez-vous...

Enfin, Maurice décide de mettre un terme à cette comédie et s'interpose entre Claude et sa femme.

MAURICE (*bombant le torse*) - Il a raison, vous me fatiguez, les gars. Alors vous lui lâchez la grappe à ma femme et vous vous tirez vite fait.

GISELE (*se cachant derrière lui*) - Attention, Maurice, ils sont dangereux. Sois prudent, ils sont armés.

MAURICE (*royal de tranquillité*) - Je vois bien qu'ils sont armés mais ne crains rien, je suis là. Ecoutez-moi, les gars. Vous faites une grosse connerie.

CLAUDE (*se faisant menaçant*) - Ah oui ! Et c'est quoi la grosse connerie ?

MAURICE (*faisant craquer les jointures de ses doigts*) - J'suis un faux calme, vois-tu, et t'aurais jamais dû toucher à ma femme, Frédo ! C'est mon bien le plus précieux et je m'en fous de crever du moment qu'elle vive...

GISELE - Maurice...

MAURICE (*d'un geste apaisant*) - Bouge pas gamine, c'est une affaire d'hommes !

GISELE - Maurice... Mon Maurice...

MAURICE (*aux autres*) - Vous rendez le fic à Pauline, vous sortez sans faire d'esbroufe et on n'en parle plus. Sinon... (*Il plie les jambes et fait quelques mouvements de karaté.*) Sinon je ne réponds plus de rien. J'peux pas me contrôler dans des moments pareils...

GILBERT (*riant*) - T'as peut-être pas vu nos flingues ?

MAURICE (*levant le bras pour porter un atêmi et poussant un grand cri*) - Aaahhh yaaa !

A ce moment précis, la porte d'entrée s'ouvre et Mlle Crampon entre, portant une lourde valise qu'elle traîne avec beaucoup de peine. Maurice s'immobilise, bras tendu en l'air. Félix s'est relevé brusquement et a sorti un revolver (un vrai) de sa veste.

Mlle CRAMPON (*haletante*) - Ça y est, j'ai trouvé les valises ! Les renseignements étaient exacts, elles sont toutes arrivées au même endroit. Je vous laisse celle-ci et je retourne chercher les autres.

ANAÏS (*lâchant Arsène qu'elle soutenait toujours*) - Attendez-moi, je vous accompagne.

Félix, revolver au poing, s'avance vers le groupe.

FÉLIX (*à Anaïs*) - Tu restes où tu es, toi, et personne ne bouge ! Je suis armé.

GILBERT ET CLAUDE (*pointant leurs fausses armes, pas très rassurés*) - Nous aussi on est armés !

Félix tire deux ou trois fois dans différentes directions. Une bouteille peut tomber du bar, un cadre peut se décrocher du mur et le luminaire peut vaciller, voire descendre de quelques centimètres brusquement. Gisèle s'évanouit dans les bras de Maurice qui essaie de la ranimer en lui filant des baffes sans se priver. Anaïs relève Arsène et le soutient tant bien que mal.

FÉLIX - Oui, mais le mien fait davantage de bruit que les vôtres... (*Instinctivement, Gilbert et Claude appuient sur leurs revolvers qui laissent partir une giclée d'eau.*) Je ne sais pas d'où vous sortez tous les deux, mais vous me faites de sacrés bandits d'opérette. Allez, les mains en l'air à votre tour.

Ils s'exécutent rapidement en tremblant et les pistolets, au bout de leur main, envoient de petites giclées d'eau en l'air.

Mlle CRAMPON (*tombant des nues, regardant autour d'elle*) - Qu'est-ce que c'est que cette histoire? Qui sont ces hommes cagoulés? Et pourquoi ces coups de feu?

FÉLIX - Ne t'inquiète pas, je maîtrise la situation. Le patron m'avait envoyé à ta rencontre et heureusement d'ailleurs parce que, pour un peu, ces deux cons faisaient tout rater avec leur hold-up à la noix!

GILBERT (*peureux, baissant les mains*) - On n'est pas des cons... on voulait juste faire une...

FÉLIX (*pointant son arme en avant et lui intimant l'ordre de relever les bras*) - Titi! Comme tu me le disais tout à l'heure, ça part tout seul ces engins-là quelquefois et je m'en voudrais de trouver un beau mec comme toi! Encore que je ne sais pas trop à quoi tu ressembles sous ta cagoule...

GILBERT (*précipitamment*) - Je suis moche... Je suis très très moche... Quasimodo, vous voyez, mais en pire! C'est pour ça que j'opère toujours à visage couvert pour ne pas faire peur à mes victimes...

Mlle CRAMPON (*de plus en plus étonnée*) - Vous veniez à ma rencontre? Avec un revolver? C'est donc vrai alors que les valises contiennent des choses de valeur?

FÉLIX - Comme si tu ne le savais pas!

Mlle CRAMPON - Si, si, bien sûr. Et ces deux-là, eux, voulaient cambrioler la pension de famille? (*Se dirigeant vers Pauline.*) Comme vous avez dû avoir peur, Pauline!

FÉLIX (*ne comprenant plus rien, à son tour*) - Pauline? Attends... Attends... Tu connais la patronne de cette auberge?

Mlle CRAMPON (*avec évidence*) - Ben oui, je suis en vacances ici pour le mois.

FÉLIX (*admiratif*) - Tu as poussé le raffinement et l'audace jusqu'à t'installer carrément sur les lieux de l'action? T'es vraiment une grande professionnelle toi! Et tu as forcément repéré toutes les cachettes possibles du littoral?

Mlle CRAMPON - Oh! je les connais par cœur, ça fait dix-huit ans de suite que je viens ici.

FÉLIX - Je comprends mieux maintenant pourquoi c'est toi qu'on a mis sur le coup.

Mlle CRAMPON (*ne comprenant rien*) - Pardon? Non, en fait j'ai eu le renseignement de l'arrivage des valises par le...

Gilbert et Claude s'agitent sous leur cagoule.

FÉLIX (*avec autorité*) - Chut! Pas un mot de plus! Cela ne les regarde pas!

Mlle CRAMPON (*toujours autant paumée*) - Bien sûr... bien sûr...

FÉLIX - Enfin, j'étais quand même un peu inquiet. Qu'est-ce que tu fichais? Ça fait deux heures que je t'attends!

Mlle CRAMPON (*ne comprenant rien à l'histoire*) - J'ai fait ce que j'ai pu! Et puis je suis venue à pied et cette valise est vraiment très lourde. J'aurai bien mérité ma récompense.

FÉLIX - Tu ne perds pas le nord toi! T'inquiète pas, j'ai ton fric dans ma poche. Tu m'as l'air d'avoir une sacrée trempe et t'es salement gonflée. Te balader en plein jour avec une valoche pleine à craquer, t'as peur de rien! Remarque, c'est peut-être toi qui as raison, c'est sans doute comme ça qu'on éveille le moins les soupçons. Tu es sûre quand même de ne pas avoir été suivie?

Mlle CRAMPON (*toujours en pleine confusion*) - Comment voulez-vous que je le sache? Je me suis pressée d'apporter celle-ci et... (*En confiance à Félix.*)... j'ai caché les autres sous un tapis d'algues pour que personne ne me les prenne. Si je pouvais me récupérer toute la récompense, ce serait génial.

FÉLIX - Considère que c'est déjà fait. Ça c'est du beau travail et je suis content d'avoir bossé avec toi. Je pensais que le patron allait m'envoyer Aldo, comme d'habitude, mais bon, pour une femme, tu t'en sors très bien. Tu peux me tutoyer. Comment tu t'appelles ?

MILLE CRAMPON - Juliette Crampon. Et vous... euh... et toi ?

FÉLIX - Félix Roulard. Tu peux m'appeler Félix si tu veux.

MILLE CRAMPON (*étonnée*) - D'accord... Félix. En fait, c'est monsieur le comte qui t'envoie ?

FÉLIX (*riant*) - Monsieur le comte ! T'es vraiment une grande pro toi ! Aller jusqu'à utiliser un pseudonyme pour ne pas citer le nom du boss, fallait y penser !

Gisèle commence à retrouver ses esprits et regarde tout le monde d'un air béat. Maurice est toujours près d'elle. Elle ne doit pas le reconnaître.

ANAÏS (*bougonnant, à sa tante*) - A cause de toi, non seulement j'ai raté Jean Eudes Barnabé mais en plus la pêcheuse de palourdes va me souffler M. Félix sous le nez ! Egoïste ! Jalouse ! Empêcheuse de trouver un mec !

FÉLIX - Anaïs, tu pourrais te taire cinq minutes ?

ANAÏS (*minaudant et lâchant Arsène qui s'écroule par terre*) - Félix, voulez-vous que je vous aide à rapporter les autres valises ?

FÉLIX - Anaïs ?

ANAÏS (*enjôleuse*) - Oui, Félix...

FÉLIX (*avec force*) - Ta gueule !

ARSENÈ PICHON (*se relevant, à Anaïs*) - Ça ne vous ennuierait pas de me prévenir chaque fois que vous me lâchez, s'il vous plaît ? C'est la quatrième fois que je me ramasse... J'avais déjà l'impression d'être tombé bien bas mais alors là c'est le comble. J'ai vraiment le sentiment de toucher le fond...

ANAÏS (*le reprenant sous les aisselles*) - Si on m'avait dit qu'un jour j'aurais servi de perchoir à un Pichon de Paris !

FÉLIX - Vos gueules, tous ! Ecoute-moi, Juliette, on va terminer l'opération « valise » parce que ça urge et ensuite on s'occupera de tout ce joli monde. (*Il lui donne son revolver qu'elle ne sait pas par quel bout prendre.*) Dans l'immédiat, tu les tiens en respect, surtout les deux manioles cagoulés. Pendant ce temps, je vais aller en voiture récupérer les autres valises qui sont trop lourdes pour toi. Combien en reste-t-il ?

MILLE CRAMPON (*tournant le revolver dans tous les sens*) - Trois ! Elles sont dans une anfractuosité de rocher, à cinquante mètres environs avant la grotte de Sion et recouvertes d'un épais tapis d'algues. Il y a un petit sentier qui y accède mais personne ne l'utilise car il ne conduit à aucune plage. Mais fais vite quand même parce que, si la mer continue de monter, il sera bientôt inaccessible.

FÉLIX - J'y cours ! (*Il rit.*) Hé, arrête de jouer avec le revolver, il est chargé et la détente est très sensible...

MILLE CRAMPON (*bien embarrassée du revolver*) - Oui, oui, d'accord !

Juste comme elle prononce ces mots, elle appuie malencontreusement sur la détente et un coup de feu part, au hasard, faisant encore tomber un objet dans la pièce. Gisèle qui, depuis quelques instants, retrouvait ses esprits sous les baffes répétées de Maurice, s'évanouit de nouveau. Tous les autres, instinctivement, lèvent les bras qu'ils avaient plus ou moins baissés depuis un petit moment, y compris Anaïs.

ANAÏS (*levant les bras*) - Attention dessous, je largue encore les amarres !

Arsène tombe une fois de plus.

FÉLIX (*à Juliette qui regarde, ahurie, le canon de son revolver*) - Du calme, Juliette, du calme ! Je vois bien que tu crevais d'envie de

l'essayer, mais fais gaffé quand même. (*Aux autres.*) Vous avez compris vous autres? Tenez-vous tranquilles jusqu'à mon retour sinon Juliette pourrait bien s'énerver de nouveau sur la gâchette!

ARSÈNE PICHON (*se relevant, au bord de la crise de nerfs*) - J'veux m'en aller... J'en peux plus... J'me sens pas bien... (*Il avance à l'avant-scène.*) Maman! Maman! J'ai peur!

FÉLIX - C'est ça, appelle ta mère! Elle va sûrement t'entendre et rappeler ici. Il reste encore un peu de place et plus on est de fous, plus on rigole.

A ce moment précis, la porte d'entrée s'ouvre violemment et une femme d'une soixantaine d'années entre précipitamment.

MME PICHON (*apercevant son fils et ouvrant les bras*) - Arsène!

ARSÈNE PICHON (*sautant dans les bras de sa mère en hurlant*) - Maman!

RIDEAU

ACTE 3

Même décor. Le même jour, un peu plus tard dans l'après-midi. Félix est parti chercher les autres valises. Gisèle est toujours évanouie et Maurice essaie de la ranimer à grands renforts de baffes. Arsène est assis et mange enfin son dessert sous l'œil attentif de sa mère. Pauline est derrière son comptoir. Anais est assise sur une table et balance ses deux jambes dans le vide. Gilbert et Claude, toujours cagoulés, sont les seuls à avoir encore les mains en l'air, tenus en respect par le revolver de Mlle Crampon. La première valise est posée quelque part dans la pièce.

Mlle CRAMPON (*à Pauline*) - Je n'arrive pas à y croire, madame Pauline! Selon vous, Félix ne serait pas un envoyé du comte de Millefuites mais un dangereux malfaiteur?

PAULINE - C'est incroyable, mademoiselle Crampon, cette faculté que vous avez de gober aveuglément les histoires les plus idiotes et de ne pas retenir celles qui paraissent les plus vraisemblables. Mais bien sûr que ce type est dangereux! Vous avez bien vu qu'il était armé et qu'il n'a pas hésité une seconde à se servir de son arme contre nous quand vous êtes entrée, car il vous a prise pour sa complice et a voulu vous protéger...

Mlle CRAMPON (*essayant de mettre de l'ordre dans ses pensées*) - Oui, oui, bien sûr, mais d'un autre côté, lui, il opère à visage découvert comme quelqu'un qui n'a rien à se reprocher. Tandis que ces deux-là,

avec leurs cagoules, ça ne m'étonnerait pas qu'ils aient quelque chose à cacher, eux !

ANAÏS (*doutant*) - J'aurais bien pensé comme vous moi aussi, mais d'un autre côté, jamais J.E.B... (*Devant l'étonnement des autres.*) Ben oui, J.E.B... Enfin, Jean Eudès Barnabé, quoi ! Jamais J.E.B. n'emploierait de valet aussi peu stylé. Vous avez entendu comment il m'a parlé tout à l'heure alors que je voulais juste lui proposer mes services ?

MME PICHON (*à son fils*) - Mange, Arsène. Force-toi. Il faut finir le dessert que cette charmante jeune fille t'a apporté.

ARSÈNE PICHON (*ayant de la peine à supporter l'écrasante domination de sa mère*) - Maman, s'il te plaît ! Je n'ai plus très faim et j'ai l'estomac complètement noué.

ANAÏS - Ecoutez votre mère, faut vous forcer ! (*A Mme Pichon.*) Il est toujours comme ça ? C'est une nature fragile, votre fils. Tenez, pas plus tard que ce midi, vous auriez vu le temps qu'il a mis pour manger sa viande ! C'est rien de le dire... Bon, c'est vrai qu'ils ont eu quelques démêlés physiques tous les deux, mais quand même...

PAULINE (*sévèrement*) - Anaïs !

ANAÏS (*à sa tante*) - Ça fait deux heures qu'il le réclame son dessert et maintenant qu'il est servi, monsieur n'en veut plus. Mais c'est qu'il nous ferait des caprices on dirait ?

MME PICHON - Et voilà, tu vas vexer Mlle Anaïs. Mais tu ne peux donc pas être agréable de temps en temps avec les femmes et les remercier de leur gentillesse au lieu de toujours râler, hein ? Comment veux-tu trouver une compagne en te conduisant de la sorte ?

ARSÈNE PICHON (*implorant pour qu'elle se taise*) - Maman... s'il te plaît...

MME PICHON (*s'important*) - Voyez comme il est ! Trente-trois ans et toujours pas de femme. Et croyez-vous qu'il en cherche ?

Non, bien sûr, il compte sur sa mère pour s'en occuper. (*Faisant jouer la corde sensible.*) Mais je ne serai pas toujours là pour te servir de chaperon mon pauvre petit ! Et que feras-tu, hein, quand je serai morte de chagrin ? Parce que c'est ce qui va arriver si tu continues, je te préviens ! C'est ce que tu veux, que je meure ?

ARSÈNE PICHON - Maman, ne dis pas des choses comme ça ! Je n'y suis pour rien si les femmes ne s'intéressent pas à moi... Je ne demanderais pas mieux mais...

MME PICHON - Ah ! si ton pauvre père te voyait, il ne serait sûrement pas très fier de toi ! (*En colère.*) Mais c'est de sa faute aussi, avec son laxisme, son mutisme, cette façon qu'il avait de me laisser tout faire à la maison sans jamais s'occuper de toi !

ARSÈNE PICHON (*se rebellant*) - Mais c'est toi, maman, qui empêchais papa de parler ! Chaque fois qu'il disait quelque chose, tu le contredisais aussitôt. Il ne faut pas s'étonner qu'il en ait eu marre et qu'il soit sorti un soir acheter des cigarettes... voilà maintenant deux ans...

ANAÏS - Ouh là là là ! Il a dû faire lui-même la récolte de tabac et se les rouler une par une ses clopes !

MME PICHON (*outrée, la main sur le cœur*) - Veux-tu bien te taire Arsène ? Comment peux-tu à mon cœur de mère rappeler d'aussi pénibles souvenirs et avec quelle ingratitude tu oublies tous les sacrifices que j'ai endurés pour t'élever et faire de toi... (*Elle le montre du doigt.*)... ce que tu es aujourd'hui...

ANAÏS - Oh oui ! C'est vrai que c'est beaucoup de boulot pour un drôle de résultat.

MME PICHON - Ingrat ! Egoïste ! Mauvais fils ! Tu as toutes les tares de ton père ! Quand je pense que tu as quitté Paris sans me prévenir, que je t'ai cherché partout, que j'étais morte d'inquiétude... Heureusement qu'en fouillant dans ta chambre...

MILLE CRAMPON (*en colère et dirigeant le revolver vers Mme Pichon*) - Vous avez fini, madame Pichon, d'agonir votre fils de méchancetés? Qu'a-t-il fait, le pauvre Arsène, pour mériter que vous le traitiez de la sorte? Cela fait à peine une demi-heure que je vous connais et depuis que Félix est parti chercher les autres valises vous ne lui avez pas lâché la grappe à votre fils. Fais ceci... Fais pas ça... Mange ton dessert... Pourquoi tu es parti sans m'embrasser... Dis merci à maman...

MME PICHON (*hautaine*) - Je ne vous connais pas, mademoiselle, et je ne vous permets pas d'intervenir dans notre vie privée, à Arsène et à...

MILLE CRAMPON (*menaçante*) - Ta gueule, la mère Pichon!

MME PICHON (*outrée*) - Oh! mademoiselle... j'exige des...

MILLE CRAMPON - Ta gueule, j'ai dit! Tu lui fous la paix à Arsène et tu le laisses vivre sa vie. Il se barre de Paris pour être tranquille et s'échapper de ton emprise et toi, ton premier boulot, c'est de fouiller sa chambre pour trouver l'indice qui va te permettre de lui remettre le grappin dessus. Tu l'étouffes Arsène, tu l'infantilises, tu le ridiculises. (*Très fort*). Tu l'emmerdes!

PAULINE - Mademoiselle Crampon! Que vous arrive-t-il?

MILLE CRAMPON (*toujours en colère*) - Vous m'emmerdez tous, d'ailleurs. J'en ai marre d'être prise pour une andouille! Ça fait quinze ans que ça dure, qu'on me fait croire des tas de sottises. Et moi, pauvre pomme, j'avale tout ce qu'on me dit parce que je trouve les gens gentils et que je leur fais confiance.

ANAÏS (*en aparté*) - Qu'est-ce qu'elle est bête! J'comprends pas qu'on puisse être aussi bête.

MME PICHON - Enfin, Arsène, dis quelque chose! Dis-moi que je ne t'em... t'em... t'emm... t'ennuie pas, comme elle dit celle-là. Tu sais bien que je ne souhaite que ton bonheur... que tu rencontres très vite l'âme sœur et que nous puissions vivre heureux, tous les trois ensemble.

MILLE CRAMPON - Ah! parce que en plus, tu veux aussi empoisonner la vie de ta belle-fille? (*A Gilbert et à Claude qui avaient rabaisé les mains depuis un petit moment déjà.*) Oh! les cagoullards, les mains en l'air j'veus ai déjà dit! (*Ils s'exécutent rapidement.*) Si moi j'avais la chance de rencontrer un garçon comme le tien, la mère Pichon, mon premier boulot serait de partir avec lui très loin d'ici, loin de tous ces gens, loin de tous ces raconteurs de bobards, ces truands qui vous rabaisent sans arrêt et font de vous d'éternelles victimes. Je partirais aussi loin de toi, très très loin sur une île déserte, nous larguerions les amarres et nous nous referions une santé en ne nous disant que des choses gentilles, sans mensonges. Parce que je suis sûre qu'il voudrait parler, Arsène, qu'il a plein de choses intéressantes à dire mais que personne ne l'écoute jamais... Comme moi. (*En colère contre elle-même.*) Et je n'irai plus jamais atterrir sur des plages pour nudistes, je n'irai plus jamais à la pêche aux palourdes harnachée comme un marin breton en pleine tempête et je n'irai plus jamais récupérer à marée haute des valises soi-disant précieuses tombées d'un voilier en perdition! (*A Pauline, timidement.*) Alors c'est vrai, Pauline, que le comte de Millefuites n'existe pas?

PAULINE (*gentiment*) - Oui, c'est vrai et je reconnais que la plaisanterie est vraiment d'un goût douteux.

ANAÏS (*avec une fausse assurance*) - Je m'disais aussi... un mec qui a trois prénoms, ça sentait l'embrouille.

MILLE CRAMPON (*avec déception*) - C'était M. Gilbert et M. Claude qui me l'avaient dit! (*Réalisant soudain.*) Mais pourtant, il y avait des valises... quatre... et précisément à l'endroit indiqué...

A ce moment, Gisèle reprend ses esprits et se relève péniblement, soutenue par Maurice.

PAULINE - Oh là là! Voilà Gisèle qui émerge. (*Aux autres.*) Attention, avis de violente tempête en cours!

ARSENÉ PICHON (*s'affolant*) - Maman! Elle est terrible... Elle a déjà voulu me gifler par deux fois... J'ai peur!

MME PICHON (protectrice) - Je voudrais bien voir qu'elle te touche! Ne t'inquiète pas Arsène, maman est là...

ANAÏS - Ne vous affolez pas, je m'en occupe. *(Ce disant, elle attrape un sac en papier qui traînait sur une table, le gonfle en soufflant dedans et l'éclate entre ses deux mains, en cachette, dans le dos de Gisèle qui s'évanouit de nouveau, croyant à un nouveau coup de feu.)* Et voilà! J'aurais pu être anesthésiste, moi. Bon, qu'est-ce qu'on disait déjà?

MAURICE (inquiet, aux autres) - Vous ne craignez pas que tous ces évanouissements à répétition ne lui retournent les esprits?

PAULINE - Bien sûr que si, mais ça ne pourra lui faire que du bien.

MILLE CRAMPON (reprenant le fil de ses idées) - Je parlais des valises... *(Regardant celle qui traîne dans la pièce.)* De la valise que j'ai rapportée... Que peut-elle contenir, alors?

PAULINE - Je ne vois qu'une façon de le savoir.

MILLE CRAMPON - L'ouvrir?

ARSENÈ PICHON (affolé, peureux) - Non, non, ne l'ouvrez pas, c'est dangereux! Nous sommes en présence d'un dangereux malfaiteur et il vaut mieux ignorer ce à quoi nous avons affaire. Vous avez vu le petit Félix comme il est teigneux? S'il revient et trouve sa valise ouverte, il est capable de faire un carnage. Je ne veux pas savoir, je ne veux rien savoir, je n'ai rien vu, je n'ai rien entendu...

MME PICHON - Il a raison mon fils! Laissez cette valise tranquille vous autres, vous n'avez pas le droit de prendre des risques pareils et d'exposer ainsi la vie de deux pauvres Parisiens en vacances.

Pauline s'approche de Mlle Crampon et s'apprête à ouvrir la valise. Anaïs les rejoint. Seuls Claude et Gilbert restent prudemment en retrait, tandis que Maurice s'évertue à ranimer Gisèle.

ARSENÈ PICHON (tremblant de peur) - N'ouvrez pas... s'il vous plaît... n'ouvrez pas!

MILLE CRAMPON (kamikaze) - M'en fous! Je ne peux pas rester dans l'incertitude plus longtemps. Faut que je sache! Allez-y Pauline...

Pauline ouvre la valise et toutes deux se penchent pour voir à l'intérieur. Elles se relèvent brusquement, referment la valise et se regardent, interdites. Elles la rouvrent de nouveau, lentement, et Pauline plonge la main dans la valise et en ressort un paquet plastique de couleur marron qu'elle montre à Mlle Crampon.

PAULINE (assommée) - Du cannabis! Des pleins sachets de cannabis!

MILLE CRAMPON (abasourdie) - Et y a encore trois autres valises identiques...

ARSENÈ PICHON (affolé) - ... que Félix va rapporter ici d'une minute à l'autre. Je vous avais dit de ne pas ouvrir... Maintenant nous savons tous que Félix est un trafiquant de drogue et quand il saura que nous savons, il aura soin de ne pas laisser de traces derrière lui. Il va tous nous zigouiller! J'ai peur... Je veux partir...

MME PICHON (maternelle) - Calme-toi, Arsène, calme-toi. Aussi, pourquoi es-tu venu t'enterrer dans ce trou de bouseux? Si tu m'avais écoutée, nous serions en ce moment à Genève, près du lac, à nous reposer tous les deux et à nous raconter de merveilleuses histoires...

MILLE CRAMPON (retournant de nouveau son revolver contre Mme Pichon) - Oh! tu te mets en veilleuse toi, maintenant, la Pichonnette...

PAULINE (mi-admirative, mi-inquiète) - Eh ben, dites donc mademoiselle Crampon, les grandes émotions vous stimulent, vous.

MILLE CRAMPON (prenant la direction des opérations) - Bon, résumons rapidement. Nous savons ce que contiennent les valises et par voie de conséquence, nous savons qui est Félix, d'accord? *(Tout le monde acquiesce, y compris les cagoullards.)* Cependant, Félix, lui, ne sait pas que nous savons.

Tous (*chacun prenant une réplique*) - Oui! Bien sûr! C'est évident! Il ne nous a pas vus ouvrir la valise! Y a qu'à appeler la police!

ARSÈNE PICHON (*bégyant*) - La popo... la police, le temps qu'elle arrive, y... y... il sera revenu depuis longtemps le... le... le Félix!

MILLE CRAMPON - Alors on referme la valise, on fait comme s'il ne s'était rien passé et on prépare notre attaque. J'ai le revolver de Félix et nous avons ceux des deux voleurs. Donnez-moi vos pétoires vous deux.

GILBERT (*entre sa voix normale et celle du voleur*) - Ben, on a eu un petit problème avec nos armes...

CLAUDE (*faisant partir une giclée d'eau de son revolver*) - Nos munitions ont pris l'humidité...

MILLE CRAMPON (*reconnaissant les voix*) - Retirez vos cagoules que je voie un peu vos tronches de cake!

GILBERT (*résistant*) - Ne faites pas ça, vous allez avoir un choc. En fait, j'ai fait une très mauvaise varicelle à six ans... Je me suis beaucoup gratté et j'ai arraché toutes les croûtes avec mes petits ongles. Ce qui fait qu'aujourd'hui, j'ai des trous plein la figure... C'est abominable à regarder... J'ai la tête comme une meule de gruycère, la croûte en moins...

ANAÏS - Beurk! C'est à vous dégôûter du fromage pour le restant de vos jours.

MILLE CRAMPON (*se tournant vers Claude*) - Et toi, ta gueule, hein, qu'est-ce qu'elle a ta gueule?

CLAUDE (*résistant lui aussi*) - La même chose que lui.

MILLE CRAMPON (*feignant la surprise*) - Tiens donc! La même chose que lui?

CLAUDE - Exactement... parce que en fait... on est frères jumeaux et quand il chopait une maladie le frangin, il me la reflait systématiquement le lendemain. Sauf que moi, en plus, j'ai eu de l'acné juvénile à quinze ans avec des grosses pustules purulentes toutes vertes partout qui ont laissé des bosses aux endroits où y avait pas de trous. Vous auriez vu ça! Alors maintenant, forcément, c'est tout vallonné là-dessous. J'ose même pas me regarder dans une glace. J'ai le visage qui ressemble à un paysage lunaire. (*Montrant à travers la cagoule un endroit sur la joue.*) Là, on reconnaîtrait presque la mer de la tranquillité où Amstrong a posé le pied pour la première fois.

MILLE CRAMPON - Tu sais où je vais le poser mon pied si tu continues à te foutre de ma gueule, toi? Allez, Lerdammer et Face de lune, vous me retirez vos cagoules et que ça saute! On n'a pas de temps à perdre. (*Rapidement, ils s'exécutent et gardent leurs cagoules à la main, tout penauds.*) Ça par exemple!

ANAÏS (*abasourdie*) - Monsieur Gilbert! Monsieur Claude! Pourquoi vous vouliez voler Pauline? Vous êtes fauchés?

PAULINE - Je t'expliquerai Anaïs...

ANAÏS - Ça ne se fait pas ces choses-là! Quand on a besoin d'argent, on demande et il y a toujours quelqu'un pour vous aider. Tiens, moi, vous m'auriez dit que vous étiez un peu juste aux entournaures... (*Elle ressort ses boucles d'oreilles.*)... eh bien, j'aurais pas hésité à refourguer mes boucles d'oreilles à un pélican de passage pour vous donner quelques euros.

PAULINE (*gentiment*) - C'est bien, c'est gentil... Laisse tomber, je t'expliquerai Anaïs.

ANAÏS (*continuant sur sa lancée*) - Mais en arriver là! Quelle déchéance! Sans compter que vous avez fait peur à tout le monde. Regardez ce pauvre Arsène, il en tremble encore! Et Mme Gisèle qui est toujours dans les pommes! Remarquez, c'est encore comme ça qu'on la supporte le mieux. Quelle paix depuis qu'elle roupille

celle-là ! Et l'autre, là, qui essaie de la réveiller comme si ses hurlements lui manquaient. (*A Maurice.*) Vous n'êtes pas un peu maso, vous, des fois ?

MAURICE (*inquiet*) - Elle reste évanouie longtemps quand même... Vous ne trouvez pas ça inquiétant vous ?

PAULINE - Claude, donne un coup de main à Maurice et allez l'étendre dans ma chambre, là-haut. (*A Maurice.*) Tu fermeras les voletets pour qu'elle se repose dans l'obscurité, tu surélèves un peu ses pieds et tu lui passes de l'eau fraîche sur le visage pour la ramener.

Ils prennent Gisèle, l'un par les pieds, l'autre sous les bras et ils la mènent à l'étage dans la chambre de Pauline.

ANAÏS (*toujours lancée*) - Si c'est pas malheureux ! Se mettre vouloir à votre âge ! Moi qui avais tant d'estime pour vous et tant d'admiration aussi... Ah ! vous êtes décevants ! (*Très vite.*) Ah oui ! Je suis déçue, déçue, déçue, déçue...

Mlle CRAMPON (*amèrement*) - Moi aussi je suis déçue, monsieur Gilbert. Vous vous êtes bien moqué de moi, n'est-ce pas ? Quel effet cela procure de voir quelqu'un marcher dans vos combines ? Qu'est-ce qu'on doit s'amuser ! Qu'est-ce qu'on doit rire ! Ah ! le coup du vollier naufragé et des valises rejetées sur le rivage... Génial !

Pendant ces répliques, à l'étage, Claude et Maurice sont ressortis sur le palier, échantent leurs vêtements, veste ou chemise, et Maurice enfle la cagoule que Claude avait gardée dans sa poche. Claude lui fait signe que c'est O.K. Maurice retourne dans la chambre tandis que Claude redescend et rejoint Gilbert qui, en le voyant, a tout compris.

GILBERT (*honteux*) - Pardonnez-nous mademoiselle Crampon, c'est pas bien ce qu'on a fait là, mais vous savez, on n'est pas méchants dans le fond. Avec Claude et Maurice, on a pris l'habitude, tous les ans, de raconter des blagues aux touristes qui envahissent la station, histoire de les faire marcher...

MME PICHON (*hautaine*) - Et ça marche ?

GILBERT - Souvent. Dame, on est peut-être des bouseux mais nous on sait faire la différence entre une vache et un taureau ! Pas comme un de vos congénères à qui on a fait croire que le taureau du père Basile était la meilleure laitière de l'Ouest. C'est tout juste s'il ne voulait pas assister à la traite.

On entend un grand cri venant de la chambre de Pauline. Tout le monde s'immobilise et regarde vers le palier.

VOIX DE GISÈLE - Ah !!! Monsieur Frédo, ne me faites pas mal s'il vous plaît ! (*Suppliant.*) S'il vous plaît, monsieur Frédo !

ARSÈNE PICHON (*se planquant*) - Elle est réveillée cette fois-ci, on dirait !

PAULINE - Oh ! merde ! Les évanouissements l'ont chamboulée, elle voit Frédo partout maintenant.

CLAUDE (*lui montrant qu'il a échangé ses vêtements et donné sa cagoule*) - Elle est encore sous le coup de l'émotion, mais ça va s'arranger, ça va s'arranger.

VOIX DE GISÈLE - Monsieur Frédo, qu'est-ce que vous faites ? Non, non, monsieur Frédo, non... Pas ça... Je suis une femme mariée monsieur Frédo ! Non, ne faites pas ça... Ne me touchez pas... Ne touchez pas à ça... A ça non plus... A ça encore moins ! Monsieur Frédo !

ANAÏS - Qu'est-ce qu'il lui fait ? Il la torture ?

Ils se sont tous plus ou moins rapprochés de l'escalier.

VOIX DE GISÈLE (*sans grande conviction*) - Ah ! monsieur Frédo ! Non... non... non... non...

GILBERT (*à Mlle Crampon, voulant faire diversion*) - Mais avec vous, mademoiselle Crampon, faut avouer que vous ne marchiez pas, vous courriez. Et plus c'était énorme, plus vous courriez ; et plus vous courriez, plus on avait envie de recommencer.

ARSÈNE PICHON (osant) - C'est... c'est dégueulasse !

MME PICHON (autoritaire) - Ne te mêle pas de ça Arsène et surveille ton langage s'il te plaît !

GILBERT - Il a raison, c'est dégueulasse, mais le coup du voilier c'est différent...

CLAUDE (venant au secours de Gilbert) - Oui, ça c'était juste pour vous tenir éloignée de la pension de famille pendant quelques heures...

GILBERT - Le temps qu'on fasse notre coup.

ANAÏS (les montrant du doigt) - Préméditation ! Alors là, devant les tribunaux, vous n'allez pas y couper vous deux !

PAULINE - Anaïs, laisse-les parler et tu vas comprendre.

CLAUDE - C'était juste un coup ! Vu qu'on voulait que Maurice retrouve du panache auprès de sa femme...

Mlle Crampon ne comprend absolument rien et son regard va de l'un à l'autre.

GILBERT (faussement dramaturge) - Sa femme... Gisèle... qu'est méchante comme une teigne... qui lui bouffe son osseille et qui n'écoute même pas ce que ses pauvres mains racontent...

CLAUDE - Même qu'elle est venue le chercher ici ce matin et faut voir ce qu'elle lui a passé... Vous avez bien vu qu'il pleurait quand vous êtes revenue des palourdes...

ANAÏS - C'est même pas vrai, ils jouaient à cache-cache tous les deux et elle est repartie fâchée parce qu'elle n'arrivait pas à le retrouver. Pourtant, j'ai fait ce que j'ai pu pour l'aider en lui disant quand elle brûlait...

Mlle CRAMPON (montrant Anaïs) - Ah ! vous voyez, encore des mensonges ! C'est plus fort que vous ! Je ne vous crois plus. Je ne veux plus vous entendre.

PAULINE - Si, c'est la vérité mademoiselle Crampon. Alors, tous les quatre, nous avons monté cette comédie. Eux devaient simuler un hold-up dans le bar et s'en prendre à Gisèle que Maurice avait ramenée ici l'après-midi et lui, Maurice, devait défendre sa femme et mettre les faux voleurs en fuite. Nous espérons qu'ainsi il retrouverait les faveurs de Gisèle et qu'elle le regarderait ensuite avec de nouveaux yeux, plus bienveillants, plus amoureux.

GILBERT - Mais il n'en finissait pas de nous désarmer...

CLAUDE - Il trouvait ça amusant de voir sa femme trembler de trouille...

GILBERT - Et ça durait... et ça durait...

CLAUDE - Puis vous êtes arrivée avec votre valise et... (*Haussant les épaules.*) Vous connaissez la suite.

ANAÏS (à sa tante) - Ben, tu m'avais dit que c'était un jeu !

MME PICHON - Mon pauvre petit Arsène ! Nous sommes tombés dans une maison de fous !

ARSÈNE PICHON (toujours anxieux) - Qu'est-ce qu'on doit faire, maman ?

On entend la porte de la chambre s'ouvrir et Gisèle, toute ébouriffée, rajustant ses vêtements, descend prestement l'escalier et arrive au milieu du groupe silencieux.

GISELE (à Pauline) - Est-ce que je pourrais avoir une bière s'il te plaît ?

PAULINE (étonnée) - Tu bois de la bière, toi, maintenant ?

GISELE (timidement) - Non, c'est pour M. Frédo ! Pas trop fraîche et grouille-toi il m'a dit. (*Pauline lui décapcule une canette de bière et lui donne, comme un automate.*) Merci, je te la paierai tout à l'heure.

PAULINE (de plus en plus étonnée) - Parce que c'est toi qui paies la consommation de M. Frédo ?

GISELE - Oui.

PAULINE - Tu paies la consommation de M. Frédo ? Mais enfin, Gisèle, tu te rends compte de la situation ? Tu es la femme de Maurice ! Maurice qui a risqué sa vie pour te défendre tout à l'heure et toi maintenant... là-haut... sous mon toit... dans ma chambre... avec un autre homme...

GISELE (*réagissant*) - Maurice ! Oh oui ! Ce pauvre Maurice ! (*Le cherchant.*) Où est-il ?

GILBERT (*très sérieux*) - Il a été blessé lors des premiers coups de feu. (*Montrant les autres.*) Enfin, c'est ce qu'ils nous ont dit parce qu'on vient juste d'arriver... (*Se défendant bien vite.*) On n'était pas là au moment du braquage...

GISELE - Mon Dieu ! Maurice ! (*Interrogative.*) La tête, le cœur ?

GILBERT - Son cœur ? Il y a longtemps qu'il est blessé son cœur ! Non, c'est la cheville, il paraît qu'il s'est fait une entorse en se prenant les pieds dans la chaise. M. Paulo lui pose un bandage dans la pièce d'à côté et il nous a donné l'ordre de ne pas bouger d'ici.

GISELE - Il lui sert d'otage ?

GILBERT ET CLAUDE (*gravement*) - Oui ! Et nous aussi par la même occasion !

GISELE - Et l'autre type au revolver qui tirait partout, qu'est-il devenu ?

GILBERT (*gravement*) - Ils l'ont descendu de sang-froid... Trois balles en pleine tête.

CLAUDE (*gravement lui aussi*) - Il est en dessous... à la cave.

Mlle Crampon a beaucoup de difficultés à supporter ces nouveaux mensonges mais ne dit rien.

PAULINE - Gisèle, réfléchis ! A droite, ton mari, presque un héros, boiteux, souffrant, et là-haut... un criminel...

GISELE - Ah ! Pauline, si tu savais, si tu savais... Mais non, tu ne peux pas savoir, tu ne connais rien à ces choses-là, toi !

PAULINE - Et allons donc ! Te crois pas obligée d'en rajouter une couche.

GISELE (*regardant vers le haut*) - Quel homme, lui ! Quelle virilité ! Quelle autorité !

La porte de la chambre s'ouvre et Maurice, cagoulé, torse nu et en pantalon, apparaît sur le palier. Seul le public doit le voir.

MAURICE (*prenant la voix de Frédo*) - Alors, ça vient cette bière ? C'est pour aujourd'hui ou pour demain ? T'attends que je sois complètement déshydraté ou quoi ?

GISELE (*s'affolant*) - J'arrive, Frédo ! J'arrive ! Je papotais juste avec quelques amis.

MAURICE - J'aimerais bien passer avant les amis si tu n'y vois pas d'inconvénient !

GISELE (*soumise et remontant rapidement l'escalier*) - Aucun inconvénient Frédo, aucun.

Ils rentrent tous deux dans la chambre.

ANAÏS (*perplexe*) - Quelqu'un peut m'expliquer ? J'suis un peu paumée sur ce coup-ci ! Ils jouent encore à cache-cache ou quoi ?

On entend, dehors, le bruit d'une voiture qui s'arrête devant le bar et le cliquement d'une portière. Tout le monde s'affoie brusquement. Gilbert et Claude jettent leurs revolvers à Pauline qui les fait disparaître derrière le bar et instinctivement Mlle Crampon veut se débarrasser du sien. Elle le jette à Gilbert qui le fait sauter d'une main sur l'autre, comme s'il était brûlant, pour finalement l'expédier à Claude qui lui-même le balancera à Pauline.

PAULINE (*voulant l'envoyer à Arsène*) - Hé ! ho ! C'est un bar ici, pas une armurerie !

ARSENÈ PICHON (*gesticulant des bras pour marquer son refus*) - Pas à moi... J'en veux pas... Gardez-le madame Pauline... Cachez-le...

Elle l'envoie quand même et Anaïs, placée entre eux, l'intercepte au vol.

ANAÏS (*le regardant sous tous ses aspects*) - Waouh ! Je n'en avais jamais vu de vrai et d'aussi près. C'est impressionnant ! (*Roulant les mécaniques.*) Une James Bond girl dans « Goldfinger » ! (*Voulant jouer avec les autres et faisant semblant de viser.*) Pan ! Pan ! Pan !

Pauline disparaît derrière son bar ; Gilbert et Claude plongent sous une table ; Arsène se réfugie derrière sa mère et Mlle Crampon se protège derrière la valise. C'est à ce moment que Félix, tout jovial, entre dans le bar.

FÉLIX - Ça y est, Juliette, j'ai récupéré les autres valises, on va pouvoir décamper. (*Son visage se crispe en voyant la scène.*) Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Hé, Juliette, pourquoi ton flingue est dans les mains de l'autre demeurée ?

ANAÏS (*vexée*) - Demeurée, demeurée ! Attention, soyez pas désagréable avec moi parce que je suis très susceptible des fois et je suis capable de me fâcher grave ! Alors attention... Attention...

FÉLIX (*prenant un peu peur et tendant les mains pour la calmer*) - D'accord, d'accord, Anaïs, c'est bon, je n'ai rien dit, tu te calmes...

ANAÏS (*butée*) - Ben si, vous avez dit quelque chose ! Et c'est pas parce que j'habite ici qu'il faut me traiter de demeurée. Alors je veux des excuses, moi aussi...

FÉLIX (*dont la colère monte*) - De quoi ? Des excuses ? Mais putain, c'est quoi ce cirque ?

ANAÏS - J'attends et je ne céderai pas. Non, mais ça commence à bien faire ! Je serai comme le tuyau du gaz.

FÉLIX (*surpris*) - Comme quoi ?

ANAÏS - Comme le tuyau du gaz : inflexible !

FÉLIX (*à Mlle Crampon*) - Juliette, je suis parti, tu avais la situation en main et je reviens une heure après, tout le monde est vautré par terre, tenu en joue par cette...

ANAÏS (*faussement interrogative*) - Par cette quoi ?

FÉLIX (*céda*) - Par cette charmante jeune fille à qui j'adresse toutes mes excuses. Ça te va comme ça ? Allez, pose ce revolver, tu vas finir par blesser quelqu'un.

ANAÏS - Ah ! ah ! On fait moins le mariolle, là, hein ? (*Lui lançant le revolver.*) Bon, allez, j'suis pas rancunière, je vous le redonne votre truc. (*Félix le rattrape au vol.*)

ARSENÈ PICHON (*bredouillant*) - Qu'est... qu'est... qu'est-ce que vous avez fait, malheureuse ? Fa... fa... fallait pas lui redonner. Il va... il va... il va...

FÉLIX (*à Mme Pichon*) - Oh ! la mère poule, tu le calmes un peu ton poussin avant que je ne lui vole dans les plumes !

A l'étage, la porte de la chambre s'est ouverte et on entend Gisèle parler très fort à Maurice.

GISELE - Oui, Frédo... Oui, Frédo... Tout de suite, Frédo ! La même chose que tout à l'heure mais en plus rapide ? (*Langoureuse.*) D'accord, Frédo, j'arrive. (*Elle descend l'escalier en trombe et passe sa commande avant d'être arrivée en bas.*) Une autre bière, pas trop fraîche, vite, vite ! (*Elle arrive en bas et aperçoit Félix.*) Oh ! le mort ! (*Elle s'immobilise.*)

FÉLIX (*regardant autour de lui, à Mlle Crampon*) - Le quoi ? Qu'est-ce qu'elle dit ?

MILLE CRAMPON (*feignant aussi la surprise*) - Le mort... je crois...

FÉLIX - Le mort ? Quel mort ?

GISELE (*le montrant du doigt*) - Mais vous ! Vous êtes mort... Trois balles dans la tête... Votre cadavre... Là-dessous... Dans la cave...

FÉLIX - Quel est le salaud qui m'a collé trois balles dans la tête?

GISELE (*remontant l'escalier à la hâte*) - Frédo ! Frédo ! Le mort est vivant !

FÉLIX - Descends ! Reviens ! Redescends tout de suite ou je tire...

GISELE (*affolée, ouvrant la porte de la chambre*) - Frédo, viens vite voir, y a le cadavre qui se promène en bas !

MAURICE (*cagoulé, sortant de la chambre*) - Quel cadavre ? Tu ne confondrais pas bière et cercueil, toi, par hasard ? Tu commences à me fatiguer avec tes histoires et...

GISELE (*le prenant par le bras et l'obligeant à descendre*) - Descends, j'te dis, tu vas voir. Il est dans le bar et il se promène... et il est en bonne santé... et on ne voit même pas ses trous de balle...

MAURICE (*la regardant avec suspicion*) - Ses trous de balle ? Ouh là ! T'es peut-être restée évanouie un peu trop longtemps toi !

En les entendant, Félix s'est légèrement mis en retrait pour ne pas être vu et a fait signe aux autres de se taire.

GISELE (*au pied de l'escalier, cachée derrière Maurice*) - Trois balles dans la tête, ça doit laisser des marques quand même ! Il n'a pas pu cicatriser aussi vite... Ou alors ce n'est pas un être humain... C'est un mutant... Un extraterrestre... Un être étrange venu d'une autre planète...

MAURICE - Tu regardes trop la télévision ! Alors, où il est E.T. ?

FÉLIX (*s'avavançant vers eux en tendant le doigt*) - E.T. est... dans... maison...

GISELE (*se collant contre Maurice*) - Il est là... le voilà... c'est lui... le type que vous avez buté de trois balles... il est encore vivant...

MAURICE (*en aparté*) - Félix ! J'avais presque fini par l'oublier celui-là !

FÉLIX - Alors comme ça, c'est toi Frédo qui me tire des balles dans la tête dès que j'ai le dos tourné ? Tu sais que c'est pas très sympa ça ? Et Paulo, ton pote, où il est lui ?

GISELE - Dans la salle de restaurant, il soigne mon mari qui s'est fait une entorse.

FÉLIX (*moqueur*) - Vous êtes complémentaires quoi ! Y en a un qui s'occupe de la tête et l'autre des jambes, c'est ça ?

MAURICE (*voulant prendre ça en plaisantant*) - Voilà, c'est ça ! Je suis bien content que vous preniez ça à la rigolade...

FÉLIX (*se forçant à rire*) - Pour sûr, qu'est-ce qu'on rigole !

MAURICE - Et c'est pas fini, vous allez voir. (*Il enlève sa cagoule.*) Surprise, surprise !

FÉLIX - Putain ! C'est quoi ce cirque ?

GISELE (*s'évanouissant de nouveau*) - Frédo... Maurice ! Ah !!! (*Elle pivote sur elle-même et Maurice la rattrape juste à temps.*)

ANAÏS - Ça devient vraiment une habitude chez elle de tourner de l'œil. Faut dire aussi que si elle ne vous avait pas reconnu, ça a dû lui foutre un choc. Frédo par-ci, Frédo par-là... et hop ! tout à coup, c'est l'Maurice qui réapparaît, alors forcément...

FÉLIX (*se prenant la tête*) - Oh ! Juliette, faut m'expliquer là, j'ai raté un épisode ! Si Frédo n'est pas Frédo, où est Frédo ?

Mlle CRAMPON - C'est pas facile à expliquer. En fait, Frédo n'a jamais existé...

FÉLIX (*ne comprenant rien*) - Jamais existé ? Putain ! C'est quoi ce cirque ? Et l'autre à côté, le Paulo, il n'existe pas, lui ?

PAULINE - Il n'y a personne dans la salle de restaurant, elle est vide depuis le déjeuner.

FÉLIX (*de plus en plus paumé*) - Personne dans la... Et Paulo alors ?

GILBERT - En fait, Paulo aussi n'a jamais existé.

FÉLIX - Jamais existé? Putain! Mais c'est quoi ce cirque? (*Réalisant brusquement.*) Et lui, là, qui est-ce? Oh! Juliette qui sont ces mecs? Tu as laissé entrer des mecs pendant mon absence? Tu trouves sans doute qu'il n'y a pas assez de témoins?

Mlle CRAMPON (*voulant calmer Félix*) - Je vais t'expliquer...
FÉLIX - J'aimerais bien, oui.

A partir de maintenant, les explications doivent arriver de toutes parts, rapidement, désorientant Félix et le laissant dans la plus totale incompréhension.

Mlle CRAMPON - Bien voilà...

ANAÏS - En fait, c'est la faute à Gilbert et à Claude...

CLAUDE - Oui, on est un peu blagueurs...

GILBERT - C'est un peu notre défaut...

PAULINE - Mais enfin, là, c'était pour aider notre copain Maurice...

MAURICE - Moi, j'avais pas au départ, j'étais même opposé à cette idée, je trouvais ça nul...

GILBERT - Hé, vous l'entendez? (*A Maurice.*) Tu ne t'es pas amusé peut-être?

MAURICE - Oh! amusé, amusé...

ARSÈNE PICHON - Si, si, vous avez pris du plaisir à gifler votre femme...

Mme PICHON - Arsène, ne te mêle pas de ça!

Mlle CRAMPON - On s'écarte un peu du sujet, là...

ANAÏS - S'il n'y avait pas eu le voilier de Jean Eudes Barnabé...

ARSÈNE PICHON - C'est à cause de sa femme... Elle est méchante comme une teigne...

Mme PICHON - Arsène, ne te mêle pas de ça!

CLAUDE - On se disait, ça va lui foutre un choc, vous comprenez?
GILBERT - Toute l'idée reposait là-dessus...

PAULINE - On ne pouvait pas se douter...

GILBERT - Ah! ça, c'est sûr...

CLAUDE - Parce que si on s'était douté, on ne l'aurait pas fait...

MAURICE - Oh oui...

PAULINE - D'un autre côté, on ne pouvait pas le laisser comme ça...

GILBERT - Il était bien trop malheureux...

CLAUDE - Il était devenu une vraie loque...

MAURICE - Loque, loque... Faut peut-être pas exagérer non plus, hein...

ANAÏS - Et puis à moitié déprimé avec ça. Même plus envie de jouer à cache-cache...

FÉLIX - Putain, mais c'est quoi ce cirque?

Mlle CRAMPON - Voilà, tout ça pour dire que Frédo et Paulo...

FÉLIX (*complètement énervé*) - ... n'existent pas, je sais! Je commence à en avoir ma claque de cette histoire de fous. Allez, on se tire. (*Il pose son revolver sur la table près de lui et prend une liasse de billets ou une enveloppe dans une de ses poches.*) Tiens, ton fric, tu l'as bien mérité, encore que sur la fin, tu deviens nettement moins bonne. On part ensemble dans ma bagnole avec la dernière valise et on se quitte ensuite, comme prévu, à l'endroit où nous attend le patron. Tu vois où c'est?

Mlle CRAMPON (*geste large et vague vers l'inconnu*) - Oui, bien sûr! Par là-bas...

FÉLIX (*regardant les autres*) - Quant à vous, ou je vous descends tous un par un...

ARSENÈ PICHON (*voulant se jeter à ses pieds*) - Non ! Je ne veux pas mourir... Je ne veux pas mourir... Je suis trop jeune encore...

FÉLIX - ... ou je pars avec un otage pour protéger notre fuite et vous dissuader d'appeler la police... (*Il écarte Arsène qui va s'affaler sur la table et qui en profite pour subtiliser discrètement le revolver de Félix.*) Mais je ne m'encroûterai pas d'une poule mouillée comme toi. Allez, dégage ! (*Arsène regagne sa place en pleurnichant.*) Juliette, lequel on embarque ?

Mlle CRAMON - On n'embarque personne et je ne pars pas avec vous ! (*Jetant la liasse de billets sur la table.*) Quant à votre argent sale, vous pouvez vous le garder, j'aurais trop peur qu'il me nourrisse les mains.

FÉLIX (*la regardant, inquiet*) - Oh ! Juliette, qu'est-ce que tu me fais là ? Tu ne vas pas péter un câble ?

ANAÏS - Ouais ! Vas-y Jujù, décâble-toi, dis-y tout !

FÉLIX (*étonné*) - Dis-y tout quoi ?

Mlle CRAMON (*complètement lâchée*) - Bien sûr que je vais tout lui dire ! (*Regardant Félix bien en face.*) Je vais lui dire que j'ai trouvé ces valises par le hasard d'une sale blague, que je ne fais pas partie de sa bande de trafiquants, que je ne connais pas le patron, mais que par contre je vous connais presque tous et qu'il vaut mieux qu'il s'en aille très vite avec sa saleté et qu'il nous laisse tranquilles...

FÉLIX - Putain ! C'est quoi ce cirque ? (*Devenant agressif.*) Et tu t'imagines que ça va se passer comme ça ? Si t'es pas ma complice, où il est passé alors celui qui devait récupérer la came dans les rochers, hein ?

Mme PICHON (*abandonnant son rôle de mère possessive*) - Tu veux sans doute parler d'Aldo Squinacci ?

FÉLIX (*commençant à paniquer*) - De qui parlez-vous ? Aldo ? Quel Aldo ?

ARSENÈ PICHON (*abandonnant lui aussi son rôle*) - Ne fais pas l'idiot Félix ! Tu n'es pas aussi bon acteur que nous. Aldo Squinacci, ton compère de toujours, le beau brun ténébreux avec une balafre sur la joue gauche, ça ne te dit rien ?

ANAÏS (*se grattant la tête*) - Alors là, du coup, j'suis complètement paumée, moi...

FÉLIX - Putain !

TOUS - C'est quoi ce cirque ?

ARSENÈ PICHON - Il n'a pas eu de chance Aldo, tu sais...

Le dialogue va se poursuivre entre Arsène et Mme Pichon. Le regard de Félix et des autres acteurs doivent aller de l'un à l'autre, selon les répliques.

Mme PICHON - Ça fait six mois qu'on te surveille Félix et qu'on sait que le largage de la marchandise est prévu sur la côte, juste avant la saison estivale...

ARSENÈ PICHON - Quand on a su, grâce aux écoutes téléphoniques, que tu avais réservé une chambre ici, j'y suis venu aussitôt en me faisant passer pour un névrosé. Personnage inoffensif, insignifiant, qui, s'il attire l'attention, n'inquiète pas pour autant, n'est-ce pas ?

Mme PICHON - Pendant ce temps, mes hommes et moi, nous ratissons la corniche quand nous avons vu, tout à coup, Mlle Crampon en sortir, une valise à la main...

ARSENÈ PICHON (*la regardant*) - Pauvre Mlle Crampon ! Embarquée malgré elle dans une sombre histoire de trafic...

Mme PICHON - Mais grâce à elle, nous avons pu localiser la cachette. Et comme elle n'emportait qu'une valise, j'ai posté discrètement trois gars là-bas pour surveiller les autres et j'ai suivi Mlle Crampon jusqu'ici où j'ai très vite compris sa méprise.

ARSENÈ PICHON - Entre temps, le beau Aldo s'est pointé pour embarquer la came et il s'est fait piquer la main dans le sac... enfin, dans la valise pour être plus précis.

MME PICHON - Mes hommes m'ont prévenue de son arrestation et on a tout laissé en place en espérant que toi, Félix, tu ailles chercher toi-même le reste de la marchandise. Par galanterie d'abord mais surtout pour ne pas perdre de temps. Il fallait te choper en flagrant délit et nous savions que tu reviendrais forcément ici pour récupérer la première valise et ta pseudo-complice.

ARSÈNE PICHON (*se présentant*) - Commissaire Arsène Pichon de la brigade des stupés!

MME PICHON (*se présentant également*) - Commissaire principal François Ferchaud, de la même maison!

ANAÏS - Ah! d'accord! J'ai compris! Vous n'êtes pas sa mère! Eh ben, tant mieux pour lui, le pauvre, parce qu'il était mal barré avec vous.

ARSÈNE PICHON - Alors maintenant que toute la marchandise est dans ton coffre de voiture...

MME PICHON - ... tu vas gentiment nous conduire vers le lieu du rendez-vous pour qu'on fasse enfin connaissance avec ton patron, d'accord? Tu sais qu'on crève d'envie de le connaître cet enfoiré qui nous file entre les doigts depuis des années...

FÉLIX (*cherchant son revolver sur la table où il l'avait posé*) - Vous ne me tenez pas encore! (*Ne trouvant pas le revolver et regardant le groupe, ahuri.*) Mon revolver?

ANAÏS - Me regardez pas comme ça! C'est pas moi qu'il l'ai, je vous l'ai même redonné tout à l'heure.

ARSÈNE PICHON (*lui montrant*) - Cherche pas Félix! Allez, sois sage.

Félix attrape Mlle Crampon et s'en sert comme bouclier tout en reculant vers la sortie.

FÉLIX (*menaçant*) - N'approchez pas ou...

ARSÈNE PICHON (*avançant vers lui*) - Lâche-la tout de suite, tu m'entends?

Félix pousse Mlle Crampon qui atterrit dans les bras d'Arsène et il s'enfuit.

MME PICHON (*allant vers la porte*) - Il n'ira pas bien loin, mes gars avaient l'ordre de cerner la maison. (*Elle ouvre la porte et on entend des coups de sifflets suivis de bruits de voix et d'altercations.*) Et voilà, c'est terminé. Mission accomplie. (*A Arsène qui tient toujours Mlle Crampon dans ses bras et qui la regarde bizarrement.*) Beau travail commissaire, vous mériterez bien de l'avancem... Oh! commissaire, vous m'écoutez? (*Mlle Crampon et Arsène se regardent sans rien dire.*) Commissaire! Hou! hou!

Arsène sort de sa torpeur et relâche Mlle Crampon.

ARSÈNE PICHON - Hein? Oh! pardon, vous disiez, chef?

MME PICHON (*souriant*) - Je disais que vous mériterez bien quelques jours de congés. Cette comédie a été épuisante. Restez donc vous reposer ici une semaine ou deux, cela vous fera le plus grand bien. Je vais aller, avec les gars, conduire notre bon Félix à son rendez-vous. Je vous laisse le soin de détendre l'atmosphère et de fournir les explications nécessaires. (*Sortant.*) A bientôt Arsène! (*Revenant.*) Oh! Arsène, la farce est finie et vous êtes guéri maintenant... Alors inutile d'appeler maman à votre secours au moindre problème, d'accord?

Mme Pichon sort en riant. On entend le claquement de plusieurs portières et la voiture s'en va.

PAULINE (*montrant Gisèle qui retrouve ses esprits*) - Attention, nouvel avis de tempête à tribord.

GISÈLE (*ouvrant les yeux et voyant Maurice*) - Maurice... Maurice... C'était toi Frédo, là-haut?

MAURICE (*mettant sa ceinture, remontant son pantalon, reprenant la voix de Frédo*) - Pour sûr que c'était moi et j'attends toujours ma bière...

GISÈLE (*regardant autour d'elle*) - Mais alors, le vrai Frédo, qui est-ce?

ANAÏS - Oh là là ! Vous n'êtes pas douée pour les énigmes, hein ! J'vais vous expliquer...

ARSÈNE PICHON (*interrompant Anaïs et s'approchant de Gisèle*) - Permettez, Anaïs ?

GISÈLE - Qu'est-ce qu'il me veut encore, le petit minus ?

ARSÈNE PICHON (*montrant sa carte*) - Le petit minus se présente. Commissaire Pichon de la brigade des...

GISÈLE (*abasourdie*) - C'est stupéfiant !

ARSÈNE PICHON - N'est-ce pas ? J'allais le dire ! Je voulais vous féliciter, madame, d'avoir un mari tel que le vôtre qui, par son courage, son ingéniosité... (*Maurice se redresse un peu plus à chaque parole*)... son esprit d'équipe et son sens de la comédie, nous a permis d'arrêter un dangereux trafiquant. Sans son aide précieuse, efficace et spontanée... (*Maurice, étonné, regarde Arsène en se disant qu'il doit y avoir erreur sur la personne*)... Félix Roulard que nous traquions depuis six mois nous aurait très certainement échappé. (*Il serre chaleureusement la main de Maurice et embrasse Gisèle*) Encore une fois, toutes mes félicitations madame ! Et je ne manquerai pas de parler de lui en haut lieu, soyez-en sûre. (*En rajoutant une louche*) Bravo mon vieux, bravo ! Ah ! si tous nos hommes avaient votre courage...

MAURICE (*satisfait, étonné, perdu*) - Eh ben, dis donc, ça fait quelque chose d'entendre ça !

GISÈLE (*attendrie, aux anges*) - Oh ! Maurice ! Mon Maurice ! Quand je pense que j'ai vécu tant d'années auprès de toi sans connaître ta véritable nature de héros... d'artiste... de mâle viril et conquérant ! Comment ai-je pu être aveugle à ce point et comment puis-je rattraper le temps perdu ? Parle-moi, Maurice, commande-moi, dis-moi ce que je dois faire. (*Dramaturge*) Un mot de toi et j'obéis comme une esclave !

MAURICE (*montrant la porte de sortie*) - Commence par filer à la maison et vite !

GISÈLE (*filant vers la sortie, langoureuse*) - Oui, Maurice.

MAURICE - Il y a la vaisselle de trois jours à lavet, le repas de ce soir à préparer, la serpillière à passer dans le salon et du linge plein la table à repasser. (*À Gilbert et Claude*) J'ai pas eu le temps de tout finir ce matin... (*Reprenant son ton autoritaire*) J'en ai un peu marre de voir ce bordel à la maison et je voudrais bien que ça change, compris ?

GISÈLE (*sur le pas de la porte*) - Oui, Maurice, ça va changer. Tu vas rentrer tard, dis ?

MAURICE - Je ne sais pas encore. Quelques détails à régler avec monsieur le commissaire...

GISÈLE - Je t'attendrai à la porte du garage...

MAURICE - Oui, je serai là dans ma superbe auto ! (*Gisèle sort. Il se frotte les mains de satisfaction*) Et voilà le travail !

ARSÈNE PICHON (*à Maurice*) - Je pense quand même que vous devez quelques remerciements, non ?

MAURICE (*timidement*) - Euh... oui... certainement... merci monsieur le commissaire.

ARSÈNE PICHON - Et pour ce qui est des détails à régler, puis-je vous parler à tous les quatre ? (*Mlle Crampon s'apprête à sortir*) Non, restez mademoiselle Crampon, cela vous intéresse également. (*Anaïs se réinstalle sur le bord d'une table*) Euh... mademoiselle...

PAULINE (*comprenant*) - Anaïs, pourrais-tu sortir quelques instants ?

ANAÏS - Ben pourquoi j'ai pas le droit d'écouter ? J'ai été victime comme vous et j'ai droit aussi à l'aide psychologique qui suit les prises d'otages.

PAULINE - Je suis d'accord sur l'aide psychologique dont tu as besoin, mais ce n'est pas forcément celle dont tu parles. Allez, sors faire un tour sur le port, ça te fera du bien, ça te détendra.

Anais, boudeuse, se dirige lentement vers la porte.

GILBERT - Toi qui es amoureuse des voiliers, il paraît que la commanderie attend l'arrivée d'un superbe trois-mâts dans le port, cet après-midi.

Anais sort.

PAULINE (*à Arsène, prenant les devants*) - Je sais, vous allez nous engueuler! Bon, c'est vrai, on n'aurait pas dû faire cette plaisanterie...

ARSÈNE PICHON (*faussement en colère*) - Vous rendez-vous compte, bande d'inconscients, des risques que vous avez fait courir à Mlle Crampon avec vos mensonges?

Mlle CRAMPON - C'est vous qui parlez de mensonges? Vous le faux Parisien en vacances, l'introverti dominé par sa mère, timide avec les femmes, qu'à plus son papa, qu'à trop sa maman, le pleurnichard, cherchant des protections partout? C'est vous qui venez nous donner des leçons de morale après tout le cinéma que vous avez fait, vous et votre pseudo-mère? Et moi, pauvre comme qui une fois de plus ai gobé tous vos bobards! Moi qui rêvais d'une île déserte... de discussions simples, honnêtes... J'ai vraiment trop honte... (*Elle tourne le dos et se dirige vers la salle de restaurant.*)

ARSÈNE PICHON (*la suivant*) - Mlle Crampon, n'ayez pas honte! Je n'ai pas raconté que des mensonges... Je suis très timide avec les femmes, c'est vrai, mais vous avez dit des choses tellement touchantes lorsque tout le monde me malmenait tout à l'heure... (*Mlle Crampon s'arrête près de la porte.*)... et... je ne sais pas comment vous dire... Juliette, aidez-moi...

Mlle CRAMPON (*se retournant et le regardant*) - Est-ce que votre mère est aussi terrible que celle-ci? (*Arsène fait « non » de la tête.*) Et votre père, il a fini par trouver un bureau de tabac ouvert? (*Arsène fait « oui » de la tête.*) J'aime mieux ça. (*Elle lui prend la main en souriant et ils rentrent dans le restaurant.*)

CLAUDE - Pince-moi, Gilbert, j'ai l'impression de rêver!

GILBERT - Eh bien, vous voyez, moi je trouve que pour une fois, la persévérance est récompensée. Après dix-huit années de vacances ici, elle a décroché le gros lot, la Juliette.

MAURICE - C'est un peu grâce à nous, en somme! (*Encore tout étonné.*) Un gars de la brigade des stupéfiants, c'est hallucinant!

PAULINE - C'est le cas de le dire. Et toi, Maurice, tu rentres retrouver Gisèle?

MAURICE (*regardant sa montre*) - J'ai encore le temps! Elle doit juste commencer son repassage à l'heure qu'il est. (*Tout guilleret.*) Si on se faisait une petite belote, hein? La revanche de ce matin?

PAULINE (*sortant le tapis et les cartes*) - C'est parti, l'apéritif en jeu! (*A ses copains.*) Et plus de blagues vaiseuses avec mes clients, les gars, d'accord?

A ce moment, la porte s'ouvre et Anais entre précipitamment dans le bar, toute essoufflée.

ANAÏS - Il est là! Il est là! Il est venu!

Tous - Qui ça? Félix?

ANAÏS - Non!

Tous - Mais qui alors?

ANAÏS - Vous ne devinez jamais! (*Elle va à la porte et appelle.*) Entrez, entrez, je vous en prie. (*Elle introduit dans la pièce un personnage élégamment vêtu.*) Je vous présente...

L'INCONNU (*avec beaucoup de cérémonie*) - ... le comte Jean Eudes Barnabé de Millefuites!

FIN

AVIS IMPORTANT

Cette pièce de théâtre fait partie du répertoire de la Société des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, 11 bis rue Balzu 75442 PARIS Cedex 09. Tél. : 01 40 23 44 44. Elle ne peut donc être jouée sans l'autorisation de cette société.

Nous conseillons d'en faire la demande avant de commencer les répétitions.

ATTENTION

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'éditeur est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle) et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du même Code.

Achevé d'imprimer par EDICOM DIRECT

1^{er} trimestre 2006

Première édition, dépôt légal : mars 2006

N° d'édition : 200613

ISBN : 2-84422-502-0